

# relations

REVUE DU MOIS

NUMÉRO 331

MONTRÉAL

OCTOBRE 1968

PRIX 50¢

**L'Église des pauvres**

*"La guerre, yes sir!"*

**La pastorale de la fécondité**

*Sommes-nous encore chrétiens?*

**Paul VI à Bogota**

# SOMMAIRE

Octobre 1968

Éditorial . . . . .	269
<i>Sommes-nous encore chrétiens ?</i>	
<b>Articles</b>	
UN PROPHÈTE DE L'ÉGLISE DES PAUVRES, LE P. PAUL GAUTHIER Richard Arès	270
LA PASTORALE DE LA FÉCONDITÉ AU LENDEMAIN DE L'ENCYCLIQUE "HUMANÆ VITÆ" — I Marcel Marcotte	272
"LA GUERRE, YES SIR !" . . . . . René Dionne	279
<b>Au fil du mois</b> . . . . .	282
Des prêtres . . . au 34e de la Bourse. — L'Église reverdit. — Bogotá, centre de ralliement au Pape. — La croissance, remède à la pauvreté ?	
<b>Chroniques</b>	
Le théâtre . . . . . Georges-Henri d'Auteuil	286
Pinocchio. — Fourberies de Friponneau. — Les Belles Sœurs. — Je m'appelle François Sigouin.	
Lecture du mois : <i>Notes conjointes sur Péguy et Bremond</i> Fernand Dorais	288
Au service du français : <i>Deux témoignages</i> . Joseph d'Anjou	289
Document : <i>Paroles de Paul VI à Bogota</i> . . . . .	290
Les livres . . . . .	293
Notes bibliographiques . . . . .	296

# RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur: Richard ARÈS.

Rédacteurs: Luigi D'APOLLONIA, Gérard HÉBERT,  
Marcel MARCOTTE.

Collaborateurs: Joseph D'ANJOU,  
Georges-Henri D'AUTEUIL, Irénée DESROCHERS,  
René DIONNE, Fernand POTVIN, Jean-Paul ROULEAU.

Secrétaire de la rédaction: Georges ROBITAILLE.

Administrateur: Albert PLANTE

## Rédaction et abonnements :

8100, boul. Saint-Laurent, Montréal-11. Tél.: 387-2541

## Publicité :

Cie des Publications Provinciales Limitée

110, Place Crémazie (Suite 719), Montréal-11. Tél.: 384-6800

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.



Relations est une publication des Editions Bellarmin, 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. Téléphone: 387-2541. Prix de l'abonnement: \$5 par année. Le numéro: \$0.50. Relations est membre de l'Audit Bureau of Circulations. Ses articles sont répertoriés dans le Canadian Periodical Index, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le Répertoire canadien sur l'éducation.

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

## NOUVEAUTÉ

### L'encyclique "HUMANÆ VITÆ" sur la régulation des naissances

Servent d'introduction à l'encyclique  
deux textes complémentaires:

l'un : **La genèse de l'encyclique "Humanæ Vitæ"**  
par le P. Édouard Hamel, S.J.,  
professeur de théologie morale à  
l'Université Grégorienne, Rome.

l'autre : **Préparation, motifs et finalité  
de l'encyclique "Humanæ Vitæ"**  
par S.S. Paul VI (allocution du 31 juillet 1968).

Le tout formant une élégante brochure de 56 pages,  
format commode de 5" x 7¾"

Prix l'unité : \$0.50 (\$0.60 franco)

Prix spécial pour quantités.

LES ÉDITIONS BELLARMIN

8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal 11



CIGARETTES

"EXPORT"  
BOUT UNI OU FILTRE

RÉGULIÈRES ET "KING"

## Editorial

### Sommes-nous encore chrétiens ?

**D**E PLUS EN PLUS il faut nous poser la question: sommes-nous encore chrétiens, nous du Canada français? Pendant longtemps nous avons eu la réputation de l'être, à notre manière, bien sûr, mais qui était celle de l'époque et qui suffisait largement à nous faire classer parmi les peuples chrétiens. Cette réputation, aujourd'hui, est en train de s'estomper, et non sans raisons. Y contribuent, certes, la baisse croissante, surtout chez les jeunes, de la pratique religieuse: messes, sacrements, prières et dévotions de toutes sortes, mais plus encore nos attitudes et nos réactions devant les événements et les hommes.

Ainsi, pour nous en tenir à l'année 1968, la façon de se comporter d'un bon nombre des nôtres devant les souffrances que la misère et les guerres imposent toujours à l'homme, leur réaction devant des projets de loi comme celui sur l'avortement, devant en particulier le *credo* que Paul VI prononçait à la clôture de l'Année de la foi, et tout récemment devant l'encyclique *Humanae Vitae* sur la régulation des naissances, devant le voyage et les enseignements du Pape à Bogota, ces multiples attitudes sont-elles encore chrétiennes et ne pourrait-on pas à plus juste titre les qualifier de *mondaines* ?

Sans doute, Vatican II a voulu le rapprochement entre l'Église et le monde, mais il n'a jamais demandé leur fusion. Sans doute, a-t-il insisté pour mettre l'Église au service de l'homme, par conséquent au service de l'homme vivant dans le monde de ce temps, mais ce fut après avoir défini nettement la nature, la mission et la fonction distinctes de l'Église par rapport au monde. Pour agir sur le monde, pour l'animer et le rendre meilleur, l'Église

doit d'abord être elle-même, et les chrétiens vraiment chrétiens.

Nous sommes, dira-t-on, à l'ère du pluralisme et du dialogue, et les chrétiens catholiques n'ont pas à imposer leur opinion, mais seulement à la proposer. Encore faut-il qu'ils la proposent, car pluralisme et dialogue supposent qu'au moins deux opinions s'expriment et s'enrichissent mutuellement. Si, sur des questions aussi importantes que celles de la vie, de l'avortement et de la contraception, du mariage et du divorce, de l'autorité du pape et de l'obéissance que lui doivent les catholiques, si, sur de telles questions, nous autres, chrétiens, nous n'avons d'autres opinions que celles du monde environnant, où réside le pluralisme et où sont les possibilités du vrai dialogue ?

On l'a dit maintes fois, mais il y a toujours profit à l'entendre répéter: "Le pluralisme ne consiste pas à ne plus être ce qu'on est, mais à être au contraire au maximum ce que chacun doit être" (le P. Paul Gauthier). Et il en est ainsi du dialogue, comme le rappelait fortement un jour Albert Camus à ses auditeurs chrétiens ainsi qu'aux clercs qui l'avaient invité:

Ce que j'ai envie de vous dire aujourd'hui, c'est que le monde a besoin de vrai dialogue, que le contraire du dialogue est aussi bien le mensonge que le silence, et qu'il n'y a donc de dialogue possible qu'entre des gens qui restent ce qu'ils sont et qui parlent vrai. Cela revient à dire que le monde d'aujourd'hui réclame des chrétiens qu'ils restent des chrétiens (cf. *Actuelles*).

Cette recommandation d'un incroyant sincère aux chrétiens catholiques de France, nous devons intégralement nous l'appliquer présentement. Au milieu de la confusion des esprits et du brouillard des opinions, le Québec d'aujourd'hui réclame des chrétiens qu'ils soient des chrétiens, et donc qu'ils pensent et réagissent en chrétiens devant les événements et les hommes. Le mal n'est pas qu'il y

ait chez nous pluralité d'opinions, mais que l'on entende si rarement et si faiblement l'authentique opinion chrétienne, ou encore qu'elle se présente tellement diluée qu'elle se différencie à peine des opinions à la mode, des opinions *mondaines*.

Bien de nos chrétiens sont plus que jamais tentés de s'installer en ce monde, de s'y conformer et d'y jouir tout bonnement de la vie. Et pourtant, à l'exemple de leur Maître, ils ont, par leurs paroles et par leurs actes,

à témoigner qu'il existe un autre monde, des valeurs plus hautes, une vie plus précieuse et Quelqu'un qui aime infiniment tout homme et l'appelle à partager son bonheur. Ils ne rendront pleinement ce témoignage que si, comme le juste de saint Paul, ils vivent eux-mêmes de la foi, que s'ils acceptent de suivre le Christ aussi loin qu'Il est allé dans son amour, c'est-à-dire jusqu'à la passion, jusqu'à la croix. S'ils refusent, si nous refusons d'aller jusque-là, minces alors seront les chances d'avenir du catholicisme au Canada français.

## Un prophète de l'Église des pauvres, le P. Paul Gauthier

Richard ARÈS, S.J.

ÉTRANGE DESTIN que celui du P. Paul Gauthier ! Prêtre depuis déjà quatorze ans et professeur de théologie au séminaire de Dijon, voici qu'un bon matin de 1955, alors qu'en France la discussion se poursuit sur "l'affaire des prêtres-ouvriers", il abandonne tout: sa chaire, ses étudiants, sa famille et son pays, pour s'en aller vivre à Nazareth la vie de Jésus pauvre et ouvrier. Là, il se fait terrassier et maçon avec des Arabes chrétiens et musulmans, il vit avec eux, lance des coopératives de construction et de logement, s'attire peu à peu des amis, des imitateurs, avec qui il fonde une première Fraternité de Jésus Charpentier. Des Juifs l'invitent à venir vivre dans un kibboutz, il s'y rend, s'y fait des amis et admire les vertus de désintéressement, de service et d'entraide qui y sont pratiquées. Revenu à Nazareth, il établit une cellule d'Église pour évangéliser les pauvres, fonde de nouvelles Fraternités et commence une campagne pour inciter les pays riches à venir en aide aux pays pauvres.

Sur ces entrefaites, le Concile s'ouvre. Avec l'aide d'ouvriers nazaréens, le P. Gauthier rédige un premier mémoire à son évêque, lequel l'invite à transmettre ce mémoire à tous les Pères afin de les intéresser à l'Église des pauvres. Quelques temps plus tard, le voici à Rome, où il rencontre plusieurs évêques, donne des conférences et rédige de nouveaux mémoires, toujours sur le même sujet: l'Église doit se faire l'Église des pauvres, afin de rester fidèle à son Fondateur et à l'Évangile. On l'encourage à donner une plus large diffusion à ses idées, et bientôt paraissent en librairie des volumes comme *Les pauvres, Jésus et l'Église* (1963), *L'Église des Pauvres et le Concile* (1965), *L'Évangile de Justice* (1967) et un recueil de conférences adressé *Aux prêtres, aux religieuses, aux laïcs* (1968)<sup>1</sup>.

1. Aux éditions Salvator de Mulhouse. Toutes les citations qui suivent sont empruntées à ce dernier volume.

Tout comme la voix des prophètes de l'Ancien Testament, celle du P. Gauthier sonne dru et fait entendre de rudes vérités, surtout quand elle s'adresse aux riches et aux puissants. C'est une voix qui secoue, réveille, éclaire, parfois choque et irrite, mais qui toujours nous ramène à l'essentiel de la vie chrétienne, c'est-à-dire à l'Évangile. Nous autres, chrétiens, dira-t-il, nous avons à vivre l'Évangile intégralement, non pas un Évangile qui nous permet, au fond, de nous en tirer à bon compte et qui s'accompagne de nos aises; pour cela il ne faut pas enlever de l'Évangile les pages qui nous gênent, les pages "un peu trop embêtantes". Ce que l'Évangile dit, en particulier sur les pauvres, l'Église, c'est-à-dire l'ensemble des chrétiens qui forment le Peuple de Dieu, tant les clercs que les laïcs, se doit d'abord de se l'appliquer, d'en faire sa règle de vie, ensuite d'en imprégner le système économique pour le transformer et le mettre au service aussi des pauvres.

### Les pauvres et l'Église

L'exemple et l'enseignement de son Fondateur sont clairs et impératifs: Jésus est né pauvre, a vécu pauvre, il a béatifié les pauvres et s'est identifié aux pauvres. Reprenant une pensée souvent exprimée par l'abbé Pierre, le P. Gauthier répètera volontiers: "Nous avons peut-être retenu très attentivement la parole de l'Évangile, nous autres catholiques: "Ceci est mon corps", mais nous devons retenir avec non moins de soin la parole correspondante: "J'avais faim et vous m'avez donné à manger" (p. 159). Les catholiques se targuent d'être le Peuple de Dieu, mais ils ont besoin qu'on leur rappelle que "le peuple que Dieu aime, le peuple dont Dieu veut la libération", c'est aussi le peuple des pauvres:

Le Christ a voulu s'insérer dans la trame de l'humanité à ce niveau-là. Il a été le Messie des pauvres et sa consécration est une immolation dans la masse des pauvres de l'humanité... L'espérance des pauvres c'est une Eglise des pauvres (pp. 124-125).

Cette espérance, les pauvres, malheureusement, ne l'ont pas toujours trouvée dans l'Église, laquelle leur est trop souvent apparue comme une maison étrangère: "Alors que jadis dans la première Église, l'Église était composée de pauvres parmi lesquels il y avait quelques riches, aujourd'hui l'Église est composée de riches parmi lesquels il y a quelques pauvres" (p. 151)<sup>2</sup>. Cela vaut non seulement des individus, mais des peuples, car, de façon générale, les pays chrétiens sont des pays qui, malgré tout, ne manquent pas de grand-chose: "La grande partie de l'humanité qui souffre de la faim et de la misère, c'est la partie non chrétienne. La partie de l'humanité qui a en abondance ce qui lui faut et parfois en surabondance, c'est la partie chrétienne" (p. 151)<sup>2</sup>.

Dans plusieurs pays, les pauvres se sont éloignés de l'Église, parce que l'Église elle-même s'est d'abord éloignée d'eux; ils ne retrouveront le chemin de l'Église que si l'Église retrouve le chemin des pauvres:

Et le chemin des pauvres, c'est le chemin du travail. Les pauvres, les vrais pauvres, les innombrables pauvres, ce ne sont pas les mendiants qui se tiennent aux portes des églises. Les pauvres, ce sont ceux qui gagnent péniblement leur vie et qui luttent et qui militent pour avoir une vie d'homme à peu près convenable" (p. 169).

De tous ceux-là, de tous ceux qui ici-bas peinent et souffrent, les prêtres doivent se tenir solidaires: là est leur vraie consécration. Le Christ n'a dit la messe qu'une fois, mais quelle messe! La messe de sa propre chair et de son propre sang.

Si bien que si nos messes à nous ne sont pas des messes de notre propre chair et de notre propre sang mêlé au sien dans l'immense sacrifice d'une humanité douloureuse, s'il nous est arrivé, à nous prêtres, de nous écarter de l'immense masse des hommes qui souffrent et qui peinent, pour nous établir confortablement parmi la minorité qui profite des autres, alors grande serait notre perte. Nous serions de ces pharisiens hypocrites qui disaient: "Corban" dans un prétendu sacrifice cultuel afin de ne pas consentir au sacrifice de leur vie" (p. 30).

Le P. Gauthier, lui, s'est fait prêtre-ouvrier, il a suivi les pauvres sur le chemin du travail; tous n'ont pas cette vocation, tous n'ont pas à donner ce témoignage de vie apostolique, prophétique, souffrante avec le peuple, mais, dira-t-il, "il est bon pour nous tous que le Seigneur en appelle quelques-uns d'entre nous pour nous rappeler à tous comment il a voulu travailler pendant 15 ans et vivre pendant 30 ans... La grande majorité des prêtres restera astreinte à ces tâches primordiales de la vie de l'Église que sont la vie de la paroisse, l'enseignement, l'aumônerie, toutes ces fonctions qui permettent au peuple des chrétiens de vivre" (pp. 21 et 31).

L'important, l'essentiel est que tous demeurent proches et solidaires des pauvres plutôt que des riches et que, non seulement ils ne mettent pas d'obstacle, mais travaillent pour leur part à instaurer un régime économique fondé sur la justice, le service et le besoin des hommes. Le service de Dieu leur commande ce service de l'homme, car "Dieu s'est fait homme et il a habité parmi nous; de ce jour on ne peut méconnaître, mépriser, abandonner l'homme sans insulter Dieu" (p. 68). Et encore: "Il n'y

2. Pour frappantes que soient ces formules, elles paraissent s'appliquer difficilement à l'Amérique latine.

a pas de religion possible sans la justice sociale, et dans toute justice sociale il y a déjà une présence du Seigneur" (p. 159).

## Les pauvres et le système économique

À l'égard du système économique fondé sur l'argent, le P. Gauthier se montre extrêmement sévère, en particulier pour le prêt à intérêt, qu'il dénonce avec virulence. L'Évangile, dira-t-il, n'a pas encore pénétré le domaine de l'économie, domaine fondamental pour que les pauvres puissent vivre.

Tant que l'Évangile n'aura pas pénétré le monde économique, le monde de l'argent, eh bien! nous aurons une société qui ne sera pas une société chrétienne. Nous devons en finir avec une société fondée sur l'intérêt, et nous devons bâtir une société fondée sur le service et le besoin des hommes" (134).

À ceux, à des jeunes qui lui demandent: que faut-il faire? il répond: imprégnez-vous d'abord de l'Évangile, criez-le sur les toits, mais surtout changez le système:

Le vrai travail à faire c'est de changer les structures qui fabriquent les pauvres. Il ne servira à rien de donner une part de vos revenus, même d'une façon régulière et réfléchie, si nous continuons à accepter un système économique dans lequel nous vivons, qui constamment fabrique des pauvres en nous permettant à nous de nous enrichir. C'est le système lui-même qui doit être dénoncé, qui doit être démonté: on doit en bâtir un autre" (p. 135).

Constamment, le P. Gauthier revient sur cette idée: notre système économique est un système qui enrichit les riches et appauvrit les pauvres, il faut le remplacer par un système qui rétablisse l'égalité, par un système qui s'inspire de l'Évangile de justice et de paix. Nous autres, catholiques, nous devons nous souvenir que notre foi en Dieu serait vaine "si elle n'était pas fondée, elle aussi, sur la justice". Retrouvant les accents du prophète Amos et de l'apôtre saint Jacques, il déclare:

En dehors de la justice, nous sommes tous des hypocrites et des menteurs; nous sommes tous, plus ou moins, exploités des pauvres, nous tous qui avons reçu une part de richesse. Prenons-y garde, et même si nous ne pouvons pas changer totalement la situation, changeons au moins notre cœur, notre pensée (p. 136).

Pour le prêtre-ouvrier de Nazareth, le monde des riches et de l'argent est un monde détestable: c'est "un monde de rapaces, un monde de renards et de loups", un monde qui s'appuie sur un droit qui n'est ni chrétien, ni biblique, ni prophétique (p. 115), un monde enfin, ira-t-il jusqu'à dire dans une formule chargée de dynamite et qui appelleraient des explications et des précisions, un monde contre lequel les pauvres se trouvent en état de légitime défense:

La guerre de légitime défense, il semble qu'il n'y en a qu'une, c'est la guerre du pauvre qui prend ce dont il a besoin pour vivre, parce qu'à ce moment-là il se défend contre le riche qui, depuis des siècles, l'a opprimé. La guerre dans l'humanité, elle est déjà déclarée depuis longtemps par les riches contre les pauvres. Il y a des masses de pauvres qui meurent de misère parce que les riches leur ont déclaré la guerre, une guerre économique implacable. Et le droit sur lequel nous vivons dans notre société est un droit qui protège le riche contre le pauvre, et qui ne permet pas au pauvre de sortir de sa misère (p. 117).

Élargissant sa perspective, le prophète aborde le plan international, le plan des relations entre les pays riches

et les pays pauvres. Pas de paix possible, dira-t-il, tant que la justice ne sera pas introduite dans l'humanité, pas de paix internationale sans justice sociale. Aujourd'hui, il ne s'agit plus seulement d'individus pauvres, de mendiants qui viennent nous tendre la main, ni même de la classe prolétarienne, qui doit se défendre contre ses exploités; non, le problème est plus grave et plus vaste:

Il s'agit de peuples, d'immenses peuples qui réclament justice. Nous courons un grand risque: que se produise... la guerre de demain... la guerre des pauvres contre les riches. Il y a d'immenses masses de pauvres qui, parce qu'ils n'ont pas la possibilité de vivre, risquent fort un jour de prendre de force ce qu'on ne leur aura pas donné de bon gré (pp. 119-120).

Sous une autre forme et sur un autre ton, Jean XXIII et Paul VI avaient déjà exprimé la même idée, le premier dans l'encyclique *Mater et Magistra* où il affirmait que "le problème le plus important de notre époque est peut-être celui des relations entre pays économiquement développés et pays en voie de développement"; le second dans l'encyclique *Populorum Progressio* où il déclarait que "le développement est le nouveau nom de la paix" et que "les disparités économiques, sociales et culturelles trop grandes entre peuples provoquent tensions et discordes, et mettent la paix en péril".

\* \* \*

Ainsi, dans sa prédication comme dans son apostolat, le P. Gauthier rejoint et applique l'enseignement social de l'Église, et cela malgré quelques outrances qu'il faut attribuer à son rôle prophétique d'éveilleur des consciences et de héraut des maximes évangéliques. Il est le prophète qui dénonce les abus et les injustices, non l'inventeur d'un nouveau système économique. Ayant scruté les signes du temps, il en a conclu que la grande tâche de l'heure présente pour les chrétiens est la lutte contre la pauvreté, la lutte pour l'instauration d'un régime économique au service de l'homme, de tout l'homme et de tous les hommes. À Bogota, au récent Congrès eucharistique international, le pape Paul VI a parlé dans le même sens; au Canada nos évêques ont lancé un semblable message pour la Fête du Travail, et le Conseil économique (d'Ottawa), dans son cinquième exposé annuel, invite tous nos gouvernements à créer au plus tôt des conditions de vie convenable pour les quelque deux millions de pauvres que compte encore le Canada.

Le grand scandale de ce troisième tiers du XXe siècle est qu'il y ait encore tant d'individus pauvres dans les pays riches et tant de peuples pauvres dans un monde qui pourtant regorge de richesses. S'il en est ainsi, au dire du P. Gauthier, c'est que le système dans lequel nous vivons fabrique des pauvres en même temps qu'il enrichit les riches. Il faut le changer en un système qui rétablisse l'égalité. À l'invention d'un pareil système les chrétiens doivent travailler au premier rang; l'Église — l'Église tant des clercs que des laïcs — y a son rôle à jouer, et tout d'abord par l'exemple: elle doit être d'abord et tout particulièrement l'Église des pauvres.

## La pastorale de la fécondité au lendemain de l'encyclique "Humanae Vitae" I

Marcel MARCOTTE, S.J.

Dans certains cercles cléricaux ou laïcs, on reproche à l'encyclique *Humanae Vitae* d'imposer au peuple chrétien le fardeau d'une doctrine et d'une discipline qui, par dessus Vatican II, paraissent sortir tout droit de l'encyclique *Casti Connubii* de Pie XI et des célèbres allocutions de Pie XII sur la morale conjugale. Reproche étrange. La continuité d'un enseignement dans l'Église et son enracinement dans la tradition, qui faisaient naguère la preuve de son authenticité et de sa conformité avec la pensée divine, seraient-ils soudain devenus, aux yeux des amateurs de renouveau, le signe le plus flagrant de son insuffisance ?

Décidément, le Concile a bon dos. C'est en son nom qu'on chante pouilles à Paul VI en lui notifiant, sans trop de ménagements, que ses positions en matière de contraception relèvent d'une théologie *préconciliaire*, qui n'a plus cours aujourd'hui et qu'il faudra corriger en l'ajustant à la doctrine sur le mariage et la famille de la constitution pastorale *Gaudium et Spes*. Or, il se trouve que le Concile, précisément dans ces textes, invite de façon pressante les époux chrétiens à se montrer "dociles au magistère de l'Église" <sup>1</sup> et qu'il leur interdit "d'emprunter des voies que le magistère, dans l'explication de la loi divine, désapprouve". <sup>2</sup> Il se trouve également que Paul VI se réfère expressément aux données fondamentales de la Constitution sur la nature, les buts et la dignité du mariage et sur la paternité responsable pour condamner la contraception <sup>3</sup>, et qu'il ne la condamne, comme le Concile l'avait lui-même prévu et voulu, que pour apporter aux problèmes de morale conjugale ces "solutions concrètes" que l'Assemblée conciliaire, obéissant à l'"ordre du Souverain Pontife", lui avait confié le soin de proposer à sa place, quand les temps seraient mûrs. <sup>4</sup>

### La pastorale de l'Encyclique s'inspire de bout en bout de l'enseignement du Concile.

Inventer un conflit entre le Pape et le Concile, donner à entendre que *Humanae Vitae* fait litière de *Gaudium et Spes*, c'est donc tricher avec les textes et avec les faits. Il serait plus juste de dire que l'interprétation donnée par

1. *Gaudium et Spes*, no 50.
2. *Gaudium et Spes*, no 51.
3. *Humanae Vitae*, no 10-14.
4. *Gaudium et Spes*, note 14.

## de la fécondité de l'encyclique "Humanae Vitae" I

Paul VI à la doctrine de Vatican II ne coïncide pas avec celle que, pour toute espèce de raisons, on s'était cru en droit de lui donner soi-même. À partir de ce moment, il n'y aurait plus, dressés l'un contre l'autre, le Pape et le Concile, mais le Pape et soi, pour être franc. Le choix, pour les fidèles, en deviendrait un tantinet plus facile.

Ceci dit, il faut bien admettre que, sur le point précis de la contraception, l'enseignement *doctrinal* du magistère n'a pas changé d'un iota. Comme Pie XII, reprenant à son compte les règles "solennellement" fixées par Pie XI, Paul VI a bien l'air de penser que ces règles sont "en pleine vigueur aujourd'hui comme hier" et qu'elles le resteront "demain et toujours", parce qu'elles ne sont pas "un simple précepte de droit humain, mais l'expression d'une loi naturelle et divine". <sup>5</sup>

Néanmoins, sur le plan *pastoral*, il en va tout autrement, et l'influence du Concile y est, de bout en bout de l'Encyclique, extrêmement sensible. Sensible d'abord dans le ton, le style et le langage, comme la comparaison des textes le révèle au premier coup d'œil. Sensible aussi dans les perspectives et les orientations d'ensemble qui, sur des points d'importance majeure, diffèrent profondément de celles de Pie XI et de Pie XII. Sensible enfin dans la compréhension et la tolérance qui s'y font jour, au niveau des directives pastorales proprement dites.

De cette nouveauté de l'enseignement pontifical et de sa conformité avec les courants de fond issus de Vatican II, les adversaires de l'Encyclique ne tiennent pas gré au Pape, braqués qu'ils sont sur la seule condamnation de la contraception que, contre leur attente, il vient en fait de renouveler. Et pourtant, s'il est désormais pour l'inquiétude et la faiblesse des chrétiens un remède, une aide, un réconfort, c'est de ce côté, uniquement, qu'il faut se résigner à les chercher. Au lieu de s'épuiser et de se fourvoyer en des contestations inutiles, pourquoi ne s'appliquerait-on pas à tirer de l'Encyclique elle-même les grandes lignes de la pédagogie surnaturelle que Paul VI met en œuvre afin de rendre, comme lui, autant que possible, la loi de l'Église intelligible et aimable aux chrétiens, et pour les acheminer progressivement vers cette obéissance de l'esprit et du cœur où triomphe la vraie liberté des enfants de Dieu ?

5. Pie XII: *Allocution aux sages-femmes*, 29 octobre 1951.

### L'influence du Concile sur l'Encyclique est sensible dans la nouveauté du langage.

La pédagogie de Paul VI, *postconciliaire* s'il en est, s'exprime en premier lieu, disions-nous, au niveau du langage. Pour en percevoir la nouveauté, de ce point de vue, il faudrait — si cet exercice ne risquait pas de nous entraîner trop loin — mettre en regard de certains textes de Pie XI ou de Pie XII les passages correspondants de la récente encyclique, où le Pape, sur un ton moins tranchant et dans un style plus amène, reprend l'enseignement de ses prédécesseurs, et, par un mot bien placé, par une précaution charitable, en nuance le caractère impérieux, l'allure comminatoire. Le Concile, là-dessus, avait prêché d'exemple. Point de dureté, de condamnation, d'anathème; de la fermeté, de la netteté, de la clarté à souhait, mais sans aucune de ces formules rigides et cassantes qui feraient nos contemporains crier à l'intolérance. Le ton et le style de l'Encyclique sont calqués sur ceux du Concile. Elle explique, elle éclaire, elle invite, elle décide, mais elle ne fulmine jamais. Il lui arrive même d'implorer, ce qui, pour les esprits rétifs et les consciences chatouilleuses, est bien le trait le plus rassurant, la preuve la moins ambiguë de l'esprit nouveau dont le Pape s'inspire.

Qu'on compare, de ce point de vue, les directives pastorales fixées pour les prêtres tour à tour par Pie XI et par Paul VI. Le texte de *Casti Connubii* est un *avertissement* sévère et solennel, qui ne laisse place à aucun doute, aucune hésitation, aucune discussion.

En vertu de Notre suprême autorité et de la charge que Nous avons de toutes les âmes, Nous avertissons les confesseurs et tous ceux qui ont charge d'âmes, de ne point laisser leurs fidèles dans l'erreur sur cette très grave loi de Dieu. Bien plus, qu'ils se prémunissent eux-mêmes contre les fausses opinions de ce genre et ne pactisent en aucune façon avec elles. Si d'ailleurs un confesseur ou un pasteur induisait en ces erreurs — ce qu'à Dieu ne plaise ! — les fidèles qui lui sont confiés, ou si du moins, soit par une approbation, soit par un silence calculé, il les y confirmait, qu'il sache qu'il aura à rendre à Dieu, le Juge suprême, un compte sévère de sa prévarication; qu'il considère comme lui étant adressées ces paroles du Christ: "Ce sont des aveugles, et ils sont les chefs des aveugles; or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse".

*Casti Connubii*, no 85.

Nous nous demandons quel accueil certains clercs d'aujourd'hui, qui s'arrogent le droit, un peu exorbitant, de s'interroger, privé ou en public, sur la portée, l'autorité, la légitimité de l'encyclique de Paul VI, auraient réservé à des règles de pensée et d'action aussi catégoriques. Le Pape a dû lui aussi se poser la question, car ses directives aux prêtres, si fermes qu'elles demeurent sur le fond, ont plutôt l'accent, pour le moment, d'une exhortation, ou même d'une supplication.

Chers Fils prêtres, qui êtes par vocation les conseillers et les guides spirituels des personnes et des foyers, Nous Nous tournons maintenant vers vous avec confiance. Votre première tâche, spécialement pour ceux qui enseignent la théologie morale, est d'exposer sans ambiguïté l'enseignement de l'Église sur le mariage. Soyez les premiers à donner, dans l'exercice de votre ministère, l'exemple d'un assentiment loyal, interne et externe, au magistère de l'Église. Cet assen-

timent est dû, vous le savez, non pas tant à cause des motifs allégués que plutôt en raison de la lumière de l'Esprit Saint, dont les Pasteurs de l'Eglise bénéficient à un titre particulier pour exposer la vérité. Vous savez aussi qu'il est de souveraine importance, pour la paix des consciences et pour l'unité du peuple chrétien, que dans le domaine de la morale comme dans celui du dogme, tous s'en tiennent au magistère de l'Eglise et parlent un même langage. Aussi est-ce de toute Notre âme que Nous vous renouvelons l'appel angoissé du grand Apôtre Paul: "Je vous en conjure, Frères, par le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, ayez tous un même sentiment; qu'il n'y ait point parmi vous de divisions, mais soyez tous unis dans le même esprit et dans la même pensée."

*Humanae Vitae*, no 29.

Pour qui est le moins sensible aux valeurs du langage, la forme même de ces textes, pour ne rien dire du fond, les situe aux antipodes l'un de l'autre. Ton péremptoire et presque menaçant dans le premier; ton inquiet et presque suppliant dans le second. Et pourtant, Pie XI et Paul VI professent, en substance, la même doctrine et partent, pour l'essentiel, des mêmes prémisses. Qui dira que l'influence du Concile, ici, n'est pas palpable ?

De ces comparaisons formelles, que nous pourrions multiplier, on doit tirer la conclusion que, pour entrer dans l'esprit et les intentions de Paul VI, toutes outrances verbales, dans la présentation, la discussion, l'utilisation pastorale de l'Encyclique, sont à éviter à tout prix. Du haut de la tribune ou de la chaire, autour d'une table ronde, derrière la grille du confessionnal, le prêtre a non seulement le droit, mais le devoir — à condition de ne point taire ou farder la vérité — d'user de toutes les précautions et prévenances qui lui paraissent commandées par les circonstances. Mieux vaudrait, à tout prendre, courir, comme le Pape lui-même, le risque d'être provisoirement mal compris et mal obéi, que de heurter, par la brutalité du ton et la violence du langage, aucun de ces chrétiens de bonne volonté qui ont hélas ! dans tant de cas, une si rude pente à remonter. Tel est, à notre avis, le sens du paragraphe suivant de l'Encyclique.

Ne diminuer en rien la salutaire doctrine du Christ est une forme éminente de charité envers les âmes. Mais cela doit être accompagné de la patience et de la bonté dont le Seigneur lui-même a donné l'exemple en traitant avec les hommes. Venu non pour juger, mais pour sauver, il fut certes intransigeant avec le mal, mais miséricordieux envers les personnes. Au milieu de leurs difficultés, que les époux retrouvent toujours, dans la parole et dans le cœur du prêtre, l'écho de la voix et de l'amour du Rédempteur.

*Humanae Vitae*, no 29.

Ce texte est, à nos yeux, d'importance capitale. Il amorce, ébauche et légitime cette pastorale de cheminement dont, à propos de l'obéissance à l'Encyclique, nous avons déjà tracé les lignes de faite.<sup>6</sup> Les exigences de pareille pastorale, il va sans dire, débordent largement les vertus et les besoins du langage: nous le montrerons dans un prochain article. Mais elle doit commencer là — au bord des lèvres et à la pointe de la plume des ministres de la parole — sous peine de meurtrir et de fermer, pour longtemps ou pour toujours, bien des âmes de bonne volonté qui, sous une touche plus délicate, n'eussent peut-être demandé qu'à s'ouvrir.

6. *Relations*, septembre 1968: *L'Encyclique "Humanae Vitae" et l'obéissance catholique*.

---

### La pastorale de l'Encyclique, comme celle du Concile, met l'accent sur l'amour conjugal et la parenté responsable.

---

Cependant, plus que des formes et du style de l'Encyclique, la nouvelle pastorale doit s'inspirer de son contenu objectif. Aux yeux d'un trop grand nombre de catholiques, prêtres ou laïcs, l'enseignement de Paul VI a un caractère purement négatif. Traumatisés, on dirait, par une déclaration qui, sur un point précis, a cruellement déçu leur attente, ils n'y aperçoivent et n'en retiennent plus, selon toute apparence, que la condamnation décisive qu'elle prononce contre l'emploi des contraceptifs. En réalité, l'horizon de l'Encyclique est beaucoup plus vaste et sa pédagogie d'essence beaucoup plus positive. Paul VI lui-même, dans les jours qui ont suivi la parution de l'Encyclique, a tenu à dissiper tous les doutes à ce sujet:

Ce document pontifical, *dit-il*, n'est pas seulement la déclaration d'une loi morale négative — c'est-à-dire l'interdiction de tout acte se proposant de rendre impossible la procréation (no 14) — mais il est surtout la présentation positive de la moralité conjugale, par rapport à sa mission d'amour et de fécondité, "dans la vision intégrale de l'homme et de sa vocation naturelle et terrestre, mais aussi surnaturelle et éternelle" (no 7).

*Allocution du 31 juillet 1968.*

Au centre de cette vision globale de l'homme en sa vocation d'époux, Paul VI, dans le sillage du Concile, place l'amour conjugal et la parenté responsable.

Volontiers, Nous avons suivi une conception personaliste, propre à la doctrine conciliaire sur la société conjugale, donnant ainsi à l'amour, qui l'engendre et la nourrit, la place qui lui revient dans l'évaluation subjective du mariage.

Nous avons reconnu aux conjoints leur *responsabilité* et donc leur liberté, comme ministres du dessein de Dieu sur la vie humaine, interprété par le magistère de l'Eglise, pour leur bien personnel et celui de leurs enfants.

*Allocution du 31 juillet 1968.*

Toute l'encyclique de Paul VI est construite autour de ces deux notions complémentaires. C'est à partir d'elles qu'il faut chercher à la comprendre et à en dégager les orientations pastorales. Aux yeux du Pape, comme à ceux du Concile, l'union des époux et la procréation sont deux aspects indissociables de la vie conjugale. Il n'est jamais question de les sacrifier l'une à l'autre: ni la fécondité à l'amour, ni l'amour à la fécondité. Et voilà qui est vraiment nouveau dans l'histoire de la pensée catholique. L'influence du Concile, ici, s'est exercée à plein, et bien que les positions traditionnelles de l'Eglise sur la contraception n'en aient pas été substantiellement modifiées, elles n'en apparaissent pas moins, sous cet éclairage neuf, beaucoup plus raisonnables, plus accessibles et plus humaines. Nous allons le montrer.

---

### A l'imitation du Concile, l'Encyclique met sur le même plan le bien des personnes et le bien de l'espèce.

---

Il y a deux manières différentes d'apprécier les valeurs et de résoudre les problèmes de la vie conjugale, suivant

---

**L'Encyclique ne condamne pas la contraception au nom du bien de l'espèce, mais du bien de l'amour conjugal.**

---

Paul VI a repris à son compte cet enseignement du Concile. Ce n'est pas au nom du bien de l'espèce, mais du bien des époux, du bien même de leur amour, qu'il exige que "tout acte matrimonial" reste "ouvert à la transmission de la vie".<sup>10</sup>

Cette doctrine, plusieurs fois exposée par le magistère, est fondée sur le lien indissoluble, que Dieu a voulu et que l'homme ne peut rompre de son initiative, entre les deux significations de l'acte conjugal: union et procréation. En effet, par sa structure intime, l'acte conjugal, en même temps qu'il unit profondément les époux, les rend aptes à la génération de nouvelles vies, selon des lois inscrites dans l'être même de l'homme et de la femme. C'est en sauvegardant ces deux aspects essentiels, union et procréation, que l'acte conjugal conserve intégralement le sens de mutuel et véritable amour et son ordination à la très haute vocation de l'homme à la paternité.

*Humanae Vitae*, no 12.

La nouveauté de cet enseignement, si traditionnel qu'il se veuille et qu'il soit au plan des règles morales qu'il édicte et des conduites pratiques qu'il impose, ne doit pas être sous-estimée.<sup>11</sup> On a fait grief à la théologie préconciliaire d'ordonner et de subordonner si étroitement les manifestations sensibles de la tendresse conjugale à la procréation, que les intérêts humains du couple s'en trouvaient obnubilés et sa vie d'amour compromise. Plus précisément, on l'a blâmée de porter condamnation contre l'usage des pratiques anticonceptionnelles pour la seule raison que, dans son optique particulière, d'où l'amour était évacué, l'acte conjugal ne pouvait se justifier qu'en rapport intime avec sa finalité procréatrice. Comme si le fait d'être, de soi, une expression, une preuve et un stimulant de l'amour des époux n'eût pas suffi à le légitimer.

Est-il besoin de dire que le magistère officiel n'a jamais professé cette morale inhumaine? Mais, faute de mettre le rôle de l'amour en suffisant relief, il pouvait en donner l'impression. Désormais, l'hypothèque est levée et le malentendu impossible. À la suite du Concile, Paul VI vient non seulement de rendre à l'amour sa place au sommet des valeurs que le mariage cultive, mais de conjurer, du même coup, une des pires menaces qui pesaient sur lui. Admettons-le avec humilité: la contraception, à notre barbe, était en train de se voir tranquillement reconnaître et justifier dans l'Église comme une alliée de l'amour, alors que, coupant l'amour de la vie qui lui est confiée, elle en est, de fait et de droit, l'adversaire

---

10. *Humanae Vitae*, no 11.

11. Elle ne doit pas être exagérée non plus jusqu'au point où, comme certains l'ont fait, on l'utiliserait pour contester, au titre de la primauté de l'amour que, prétendument, il consacre, la validité de la condamnation des pratiques anticonceptionnelles que Paul VI en a personnellement tirée. Opposer le Pape au Pape, le chef du Concile au rédacteur de l'Encyclique, c'est, sous les dehors du respect, le traiter comme un enfant qui ne sait pas ce qu'il veut et qui fait des caprices, ou comme l'âne de Balaam qui prophétisait sans le savoir. C'est, en vérité, le trahir.

qu'on considère le mariage, avant tout, comme une institution naturelle et juridique, ou d'abord comme une communauté de vie entre deux personnes humaines. Dans le premier cas, l'accent porte sur la fin objective du mariage, représentée par la procréation et l'éducation des enfants; dans le second cas, il est mis sur sa fin subjective, incarnée dans l'amour des époux. Suivant le même schéma, l'enseignement de l'Église sur la nature et les buts du mariage est tributaire de deux courants de pensée, de deux traditions spirituelles qui ont l'une et l'autre de solides fondements dans l'Écriture et de puissants défenseurs parmi les théologiens. La première, qui met l'enfant en tête des biens du mariage, s'organise autour du "Croissez et multipliez-vous" du premier chapitre de la Genèse. Saint Thomas d'Aquin lui a fourni sa base philosophique en l'appuyant sur l'idée de finalité mise au point par Aristote. La seconde tradition, davantage préoccupée du bonheur et de la sainteté des époux, se fonde sur cet autre texte de la Bible: "L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair." Elle se rattache à la théologie de saint Bonaventure, de Duns Scot et de l'École franciscaine.

À la veille du Concile, la première tradition l'emporte encore largement sur sa rivale dans l'enseignement officiel de l'Église, dans la législation canonique et dans l'opinion des théologiens. Elle tient, en bref, dans la formule classique: la fin primaire du mariage est la procréation et l'éducation des enfants; sa fin secondaire, quoique pareillement essentielle, est le support mutuel des époux. Néanmoins, la seconde tradition, en dépit des réticences et des sévérités romaines, reste encore bien vivante, et Pie XI lui-même a continué d'en faire état, dans *Casti Connubii*, au moment même où, dans la perspective institutionnelle et juridique où il s'était placé, il accordait à la première une préférence très nette.

Puis vint le Concile, où des voix prestigieuses — dont celle du Cardinal Léger<sup>7</sup> — s'unirent, à l'encontre d'autres voix également prestigieuses, pour agrandir la place de l'amour au soleil. La requête, de soi, n'avait rien de révolutionnaire: elle s'inscrivait dans le mouvement de pensée et de civilisation qui, d'ores et déjà, poussait l'aile marchante du peuple de Dieu à voir dans le mariage, de plus en plus, le sacrement de l'amour humain, le signe sensible et efficace de l'union savoureuse et indéfectible du Christ et de l'Église, plutôt qu'une institution au service du bien de l'espèce. Le Concile fit droit à ces aspirations, d'abord en évitant de rappeler la distinction, classique mais récente, entre la fin primaire et la fin secondaire du mariage, qui constituait pour plusieurs un mot d'irritation<sup>8</sup>, puis en exaltant l'importance de l'amour, dans sa double dimension charnelle et spirituelle, pour la préparation des mariages et pour la réussite, naturelle et surnaturelle, de la vie conjugale vécue.<sup>9</sup>

---

7. Voir notre article de *Relations*, décembre 1964: *Le Cardinal au Concile plaide la cause de l'amour*.

8. *Gaudium et Spes*, no 48.

9. *Gaudium et Spes*, no 49-50.

et la naufrageuse. En démasquant le mensonge, le Pape ne dessert pas l'amour conjugal, il le délivre, le sauve et le glorifie.

---

**La pastorale issue de l'Encyclique doit valoriser le rôle naturel et surnaturel de l'amour dans le mariage.**

---

Cet enseignement, dans sa nouveauté même, est riche d'implications pastorales qualitativement inédites. Implications positives: il faut, avec encore plus de conviction et de vigueur qu'antan, valoriser le rôle de l'amour, et même de l'amour charnel, dans la confection des mariages et dans la conduite de la vie conjugale. Implications négatives: il faut, plus sévèrement que jamais, dénoncer et combattre, tant chez les jeunes que chez leurs aînés, les aberrations et les contrefaçons de l'amour qui ont cours dans le monde et dont la contraception n'est, à tout prendre, qu'une manifestation plus voyante à l'intérieur des foyers.

Au regard de Paul VI, la grandeur de l'amour conjugal chrétien tient à son enracinement dans le mystère révélé; c'est donc à partir de là qu'il faut chercher à le revaloriser.

L'amour conjugal révèle sa vraie nature et sa vraie noblesse quand on le considère dans sa source suprême, Dieu, qui est Amour, le Père de qui toute paternité tire son nom, au ciel et sur la terre. Le mariage n'est donc pas l'effet du hasard ou un produit de l'évolution de forces naturelles inconscientes: c'est une sage institution du Créateur pour réaliser dans l'humanité son dessein d'amour.

*Humanæ Vitæ*, no 8.

Les chrétiens d'aujourd'hui n'auront point de peine à reconnaître dans cet enseignement l'écho d'un appel qu'ils ont tous entendu, un jour ou l'autre, au fond d'eux-mêmes, et que l'Église, liée aux temps et aux lieux, n'avait jamais encore exaucé de façon aussi explicite. L'époque est close où l'homme et la femme, sans trop d'étonnement, se mariaient avant tout pour avoir des enfants, pour donner des laboureurs à la terre, des soldats à l'État, des fidèles à l'Église; où l'amour, quand il faisait irruption au foyer, était comme le fruit tardif de la vie commune, inaugurée plutôt sous le signe de la respectabilité ou du négoce; où la fécondité et l'amour étaient si bien dissociés qu'ils s'excluaient l'un l'autre et ne pouvaient, sauf en des réussites exceptionnelles, se trouver réunis ni en dedans du mariage, ni en dehors. Désormais, pour répondre aux intentions manifestes de l'Église, qui paraissent bien coïncider avec celles de la nature, il faudra que le mariage soit, le plus possible, le résultat d'un choix et le fruit d'un amour. D'un amour voulu pour lui-même, en vue du bien des personnes, et non pas d'abord en vue du bien de l'espèce. Car, une fois remplis les besoins fonciers des personnes, ceux de l'espèce le seront par surcroît.

Il faudra que la pastorale assume pareillement le vœu qui est à la base de toute la spiritualité conjugale élaborée, ces dernières années, dans la meilleure portion du peuple chrétien. Comment, demandait-on, le mariage peut-il et doit-il être route de sainteté pour ceux que Dieu invite à le servir dans cet état de vie? La réponse, que le Concile et le Pape viennent de reproduire, s'est imposée d'elle-même: puisque, "pour les baptisés, le mariage revêt le signe sacramentel de la grâce, en tant qu'il représente l'union du Christ et de l'Église"<sup>12</sup>, c'est à partir de l'amour, vécu selon sa loi propre et ses "exigences caractéristiques"<sup>13</sup> que les époux grandissent dans la charité divine. En s'aimant l'un l'autre, à l'ombre du sacrement, comme Dieu veut qu'ils s'aiment, ils ont part à l'amour dont, à l'intérieur de la vie trinitaire, Dieu s'aime lui-même, et dont il aime, hors de lui, ses créatures vivantes; venus de l'Amour, c'est par les chemins de l'amour qu'ils rentrent dans l'Amour.

---

**La nouvelle pastorale doit reconnaître la valeur de l'amour charnel au service de l'amour total.**

---

De l'amour chrétien ainsi conçu et vécu, "à travers les joies et les douleurs de la vie quotidienne"<sup>14</sup> l'amour charnel n'est pas exclu: il en fait partie intégrante, il en est, comme l'âme du corps, inséparable, et participe, au même titre, à la promotion humaine et divine des époux. Tel est l'enseignement très clair du Concile.

Les actes qui réalisent l'union intime et chaste des époux sont des actes honnêtes et dignes. Vécus d'une manière vraiment humaine, ils signifient et favorisent le don réciproque par lequel les époux s'enrichissent tous les deux dans la joie et la reconnaissance...

Lorsque les époux chrétiens, se fiant à la Providence de Dieu et nourrissant en eux l'esprit de sacrifice, assument leur rôle procréateur et prennent généreusement leurs responsabilités humaines et chrétiennes, ils rendent gloire au Créateur et ils tendent, dans le Christ, à la perfection.

*Gaudium et Spes*, nos 49 et 50.

Paul VI a repris, en partie, cet enseignement à son compte en précisant, pour sa part, que les actes conjugaux "honnêtes et dignes" ne perdent rien de leur valeur "si, pour des causes indépendantes de la volonté des conjoints, on prévoit qu'ils seront inféconds", car ils restent, alors, "ordonnés à exprimer et à consolider" l'amour des époux.<sup>15</sup>

Le temps est donc officiellement révolu où, selon certaine optique des fins du mariage, depuis longtemps tombée en disgrâce et en désuétude, l'acte conjugal était volontiers catalogué au nombre des *jouissances*; où il subit même l'avatar d'être étiqueté *péché vénial* chaque fois qu'il n'était pas, comme au cours de la grossesse ou passé la ménopause, immédiatement orienté vers la géné-

12. *Humanæ Vitæ*, no 8.

13. *Humanæ Vitæ*, no 9.

14. *Humanæ Vitæ*, no 9.

15. *Humanæ Vitæ*, no 12.

ration. La pastorale nouvelle, s'il en est encore besoin, devra combattre énergiquement toute survivance ou tout retour en force des anciens préjugés. Elle devra surtout, pour entrer pleinement dans les vues du magistère, souligner d'un trait encore plus ferme les aspects positifs de la vie sexuelle, en tant qu'elle s'enracine dans l'amour et l'épanouit au dehors.

Cette insistance accrue sur la légitimité et la valeur intrinsèque de l'amour charnel, au service de l'amour total, peut être extrêmement bienfaisante. Bienfaisante aux pasteurs mêmes, à qui leur mentalité de "célibataires", comme l'a noté avec humour un Père du Concile, risque de voiler le sens et le prix de certaines réalités de la vie amoureuse auxquelles les époux, qui les vivent du dedans, sont, à bon droit, fortement sensibilisés. Bienfaisante encore plus aux fidèles, qu'elle contribue à décontracter, à rendre plus confiants et plus abandonnés dans l'amour, en les délivrant, au besoin, de cette hantise du défendu, si nuisible aux effusions normales de la tendresse; qu'elle dispose du même coup à porter sur certaines fautes — les leurs ou celles des autres —, sur certaines faiblesses auxquelles sont en butte des âmes même très généreuses, des jugements plus indulgents, plus charitables et, somme toute, plus justes, qu'elle amène surtout à penser — ce qui, nous l'avons vu, est pure vérité — que tous ces humbles gestes du cœur et de la chair peuvent et doivent être des expressions valables d'une vraie vie de charité.

---

**La nouvelle pastorale doit dénoncer,  
à travers la contraception, toutes  
les malfaçons de l'amour conjugal.**

---

Cependant, la pastorale de l'amour chrétien issue de l'Encyclique comporte aussi, forcément, des implications négatives, qui ne doivent pas, non plus, être passées sous silence. Paul VI, c'est trop clair, se méfie des simulacres et des perversions de l'amour qui, à la faveur des "moyens modernes de communication sociale",<sup>16</sup> tendent à s'acclimater dans le monde et l'Église. Il ne veut pas que les chrétiens prennent pour de l'amour ce qui n'en est, souvent, que l'illusion ou la caricature. D'où, au premier chef, la condamnation qu'il prononce contre la contraception. Mais sa méfiance s'étend plus loin. Derrière le Concile, qui a déjà proscrit "l'inclination simplement érotique qui, cultivée pour elle-même, s'évanouit vite d'une façon pitoyable",<sup>17</sup> il dénonce et réprovoque les gestes que, sous couleur d'amour, les conjoints pourraient — le cas est fréquent — poser sans amour, ou à fortiori — le cas n'est pas rare — contre l'amour.

Un acte conjugal imposé au conjoint sans égard à ses conditions et à ses légitimes désirs, n'est pas un véritable acte d'amour et contredit par conséquent une exigence du bon ordre moral dans les rapports entre époux.

*Humanae Vitae*, no 13.

16. *Humanae Vitae*, no 22.

17. *Gaudium et Spes*, no 49.

Si tant de chrétiens ont réagi vis-à-vis de l'interdiction de la contraception comme des écorchés vifs, n'est-ce pas, dans bien des cas, parce qu'ils s'étaient fait, à leur insu, de l'amour une conception assez grossière, assez basse; une conception, du moins, fort éloignée de l'idéal évangélique que l'Encyclique expose? Il a fallu à Paul VI beaucoup de lucidité et de courage pour écrire le paragraphe suivant, qu'on lui a tant reproché:

On peut craindre que l'homme, en s'habituant à l'usage des pratiques anticonceptionnelles, ne finisse par perdre le respect de la femme et, sans plus se soucier de l'équilibre physique et psychologique de celle-ci, n'en vienne à la considérer comme un simple instrument de jouissance égoïste, et non plus comme sa compagne respectée et aimée.

*Humanae Vitae*, no 17.

L'Épiscopat belge, à propos de cet argument et d'autres de la même veine, remarque justement qu'ils "n'ont pas aux yeux de tous le même caractère convaincant, sans qu'on puisse de ce fait supposer, chez ceux qui ne le perçoivent pas, une recherche égoïste ou hédoniste".<sup>18</sup> En effet, l'Église de Dieu n'est pas une jungle, et bien des usagers de la contraception, à bon droit, refusent de reconnaître, dans l'argument du Pape, la juste description de leur expérience de couple. Paul VI est le premier à le savoir. Et pourtant, quel médecin, quel avocat, quel prêtre peut ignorer les tragédies personnelles et conjugales qu'à mots couverts ce texte évoque? Une chose est tout à fait sûre: l'usage prolongé de la contraception, le recours régulier, par exemple, à la pilule anovulante, risque de banaliser l'amour physique, de le faire choir dans la routine et, par contrecoup, de rendre les époux moins intéressants et moins importants l'un pour l'autre. À la limite, cette dévalorisation confinerait à la dégradation dont, à juste titre, tant de femmes se plaignent. C'est contre un tel péril que Paul VI met les fidèles en garde.

---

**La lutte à la contraception doit commencer,  
avant le mariage, par l'éducation de  
l'amour chez les jeunes.**

---

Pour conjurer de tels périls, il n'y a qu'un moyen: l'éducation du peuple chrétien à l'amour authentique. Cette éducation doit débiter, chez les jeunes, longtemps avant l'âge nubile, s'intensifier et se préciser aux abords du mariage, se continuer, sous d'autres formes, jusque chez les couples déjà formés. Le Concile fournissait, à ce propos, des orientations très précises:

Il faut instruire à temps les jeunes et de manière appropriée, de préférence au sein de la famille, sur la dignité de l'amour conjugal, sa fonction, son exercice: ainsi formés à la chasteté, ils pourront, le moment venu, s'engager dans le mariage après des fiançailles vécues dans la dignité.

Il appartient aux prêtres, dûment informés en matière familiale, de soutenir la vocation des époux dans leur vie conjugale et familiale par les divers moyens de la pastorale... Des œuvres variées, notamment les associations familiales, s'efforceront par la doctrine et par l'action d'affermir les jeunes gens et les époux, surtout ceux qui sont récemment mariés...

*Gaudium et Spes*, nos 49 et 52.

18. Déclaration de l'épiscopat belge sur "Humanae Vitae", 30 août 1968, reproduite dans *Le Devoir*, 14 septembre 1968.

Paul VI a eu ces textes sous les yeux en rédigeant son encyclique. Concernant l'éducation des jeunes à l'amour, il écrit :

Nous voulons rappeler l'attention des éducateurs et de tous ceux qui ont des charges de responsabilité pour le bien commun de la société, sur la nécessité de créer un climat favorable à l'éducation de la chasteté... Tout ce qui, dans les moyens modernes de communication sociale, porte à l'excitation des sens, au dérèglement des mœurs, comme aussi toute forme de pornographie ou de spectacles licencieux, doit provoquer la franche et unanime réaction de toutes les personnes soucieuses du progrès de la civilisation et de la défense des biens suprêmes de l'esprit humain.

*Humanae Vitae*, no 22.

Face à l'escalade de l'érotisme, dont parents, éducateurs et directeurs d'âmes ont été, au cours des dernières années, les témoins navrés et impuissants, qui prétendra que ce rappel n'était pas nécessaire ? La polissonnerie et le libertinage font mauvais ménage avec l'amour, et l'étalage — au cinéma, dans les magazines et les livres, sur les affiches et les photos publicitaires, dans l'habillement féminin, — de l'impudicité la plus grossière et la plus agressive; tous ces clins d'œil complices d'esthètes amoraux aux corrupteurs patentés, n'ont rien pour favoriser, chez les jeunes, l'accès à la maturité affective et à l'oblativité qui conditionnent la réussite de la vie conjugale. Le cerveau, comme on l'a dit, est le principal organe sexuel des humains. C'est à lui que l'érotisme s'attaque. En le bourrant de phantasmes faisandés, il arrive à pourrir le cœur. Comment s'étonner, après cela, que tant de jeunes — pour ne rien dire de leurs aînés — se fassent de l'amour une conception si triviale et voient dans le mariage, avant tout, un exutoire commode à la concupiscence qui les dévore ? Et comment demander à des couples unis sous d'aussi pitoyables auspices de faire à la chasteté conjugale la place qui lui revient dans leurs amours ambigus ?

Paul VI a vu juste : la guerre à la contraception ne relève pas d'une action tactique isolée, mais d'une stratégie destinée à transformer le "climat" entier de l'existence. Elle ne se résume pas à la conquête, sur un terrain précis, d'un objectif limité, mais doit s'intégrer à la lutte plus générale, au grand combat spirituel, qui vise, interminablement, à assurer, sur tous les fronts de la vie personnelle et collective, la victoire de l'esprit sur la chair.

---

### Dans le mariage, la sainteté de l'amour est inséparable de la Croix du Christ.

---

Quant à l'éducation de l'amour chez les époux, elle fait, en somme, l'objet de toute l'Encyclique. Comme pour les jeunes, elle est liée, dans la pensée du Pape, à la culture de la chasteté, par le développement, en particulier, de la maîtrise de soi.

La maîtrise de l'instinct par la raison et la libre volonté impose sans nul doute une ascèse, pour que les manifesta-

tions affectives de la vie conjugale soient dûment réglées, en particulier pour l'observance de la continence périodique. Mais cette discipline, propre à la pureté des époux, bien loin de nuire à l'amour conjugal, lui confère une plus haute valeur humaine.

*Humanae Vitae*, no 21.

Maîtrise, ascèse, continence: les grands mots sont lâchés, que, par la grâce du docteur Pincus, on avait presque oubliés; les mots devant lesquels tant de chrétiens reculent, ricanent ou se cabrent.

L'amour humain est prometteur de joie : joie des esprits qui conversent, joie des cœurs battant à l'unisson, joie des corps réunis dans la même extase. Tout cela, que Dieu lui-même a voulu, est digne, juste et bon. Mais il serait bien étonnant que, dans un monde déchiré par le péché et racheté par le sang de Jésus, la Croix ne reste pas, bon gré mal gré, plantée au cœur de l'amour comme au cœur de la vie. Et justement, c'est cette incompatibilité apparente entre les promesses de l'amour et les exigences de la Croix qui, plus qu'à toute autre époque, semble faire "scandale", aujourd'hui, jusque dans le monde chrétien; c'est elle que, au plan de la joie des corps, la contraception est chargée d'éliminer, en substituant à l'effort ascétique et au renoncement d'antan le recours, sans péril et sans peine, à l'automatisme des techniques nouvelles. Et pourtant, le message de l'Évangile, depuis deux mille ans, ne s'explique, se comprend et se vit qu'à travers le mystère de la mort et de la résurrection de Jésus dans lequel, par son baptême, le chrétien est plongé et auquel il est appelé à s'associer, par toute sa vie, de manière efficace. Celui qui croit à la joie de Pâques, il doit croire aussi aux renoncements qui la préparent; celui qui espère en la vie éternelle, il doit faire, dans toute l'épaisseur de sa vie temporelle, une part à la mort du Seigneur. *Ne eva- cuetur crux Christi*. Depuis l'enfant qui renonce à des friandises, puis l'adolescent qui bataille pour conquérir la maîtrise de ses sens, jusqu'aux époux qui, par fidélité à la loi du Christ, luttent pour *contenir* leur amour dans les bornes prescrites, l'ombre de la croix s'étend sur les baptisés. C'est elle qui les juge, elle qui les condamne, elle surtout — Paul VI y insiste — qui les sauve, en cette vie et en l'autre.

Nous n'entendons aucunement dissimuler les difficultés, parfois graves, qui sont inhérentes à la vie des époux chrétiens: pour eux, comme pour chacun, "étroite est la porte et resserrée est la voie qui conduit à la vie". Mais l'espérance de cette vie doit illuminer leur chemin, tandis qu'ils s'efforcent courageusement de vivre avec sagesse, justice et piété dans le temps présent, sachant que la figure de ce monde passe.

*Humanae Vitae*, no 25.

Au jardin des oliviers, à l'heure où Jésus, défaillant d'angoisse et de peur, pria son Père d'éloigner de lui le calice, un ange vint du ciel pour le reconforter, non pour le détourner de la Croix. Jésus, autrement, n'eût pas été là pour le matin de Pâques. Aux époux chrétiens le Pape apporte le même message inspiré: c'est à condition de ne pas dérober leurs lèvres à l'amer calice qu'ils entreront dans la joie et la paix du Seigneur.

# "La guerre, yes sir!"

René DIONNE

ROCH CARRIER a publié en 1964 *Jolis Deuils*<sup>1</sup>, recueil de vingt-cinq contes qui a mérité, l'année suivante, le second prix de littérature du Québec (section des "romans, contes et nouvelles"); nous en avons fait, ici même, une longue analyse<sup>2</sup>. *La Guerre, yes sir!*<sup>3</sup> est le premier roman que Carrier livre au public; il en garde un dans ses tiroirs, ainsi qu'un "recueil de poèmes dont les Éditions de l'Hexagone se sont assuré les droits" et un "recueil de contes dont il remet prudemment la publication à plus tard"<sup>4</sup>. Roch Carrier a aussi publié, jadis, deux livres de poèmes: *Les Jeux incompris*<sup>5</sup> et *Cherche tes mots, cherche tes pas*<sup>6</sup>. Il a également donné plusieurs nouvelles à des journaux et revues<sup>7</sup>.

## Le sujet du roman

L'action de *La Guerre, yes sir!* se passe dans un petit village du Québec; malgré son anonymat, je me plais à le situer dans la Beauce, mais on pourrait tout aussi bien l'ériger dans le Bas-du-Fleuve ou l'enfourer au Lac-Saint-Jean. La seconde guerre mondiale sévit, au loin. Quelque part en Europe, le soldat Corriveau, un fils de la paroisse, a été tué; on vient d'apprendre la nouvelle, en même temps qu'on annonce pour bientôt l'arrivée de la dépouille mortelle. Ce Corriveau va dominer tout le roman. Pour ne pas être, à son tour, conscript et réduit en confiture, Joseph

se mutile. Arthur, lui, se cache déjà dans le grenier d'Amélie où le mari de cette dernière, Henri, l'a rejoint; ils se partagent la table conjugale. Arsène et son fils Philibert tuent un cochon en prévision du retour de Corriveau. Celui-ci arrive par le train, escorté, puis porté par six Anglais sous les ordres d'un sergent. Du même train descend un autre militaire de la paroisse, Bérubé, qu'une putain terre-neuvienne s'est donné comme époux. Il y a plein de neige ce jour-là, et pas de taxi; rien que des mauvais chemins. Bérubé n'arrive pas à bien porter sa femme sur ses épaules; il la querelle, puis l'abandonne dans la neige. Elle s'en tire en suivant le cortège funèbre de Corriveau, qui avance à grand-peine. Enfin, les soldats atteignent la maison des Corriveau, père et mère. Bérubé y rejoint sa Molly. Pendant soixante-huit pages, c'est la "veillée du corps". Ça commence par des prières, se poursuit dans la boustifaille et la beuverie, les rires et les grossièretés, puis ça vire en batailles. Les Anglais finissent par y mettre bon ordre, mais un des leurs est tué par le déserteur Henri. On enterre Corriveau. Les Anglais repartent avec leur camarade que Bérubé a été forcé de remplacer dans le peloton; Molly suit. "La guerre avait sali la neige."

Sur cette trame de fond se greffent moult incidents: la première rencontre de Bérubé et de Molly, leurs ébats amoureux dans la chambre qui appartient au défunt et qui est située juste au-dessus de l'endroit où il repose, la visite que fait la religieuse Esmalda au corps de son frère (n'ayant pas la permission d'entrer dans la maison paternelle, elle frappe à la fenêtre givrée que, sur sa demande, on enlève pour lui rendre le cercueil visible), le rêve de la petite accidentée Mireille, les mille faits et dits de la soirée funèbre, le sermon du curé à la messe des funérailles, la mort absurde de Corriveau (derrière une haie... une mine!), etc.

Si le roman s'anime et s'emplit de vie, c'est en partie à force de tels incidents multipliés.

## Le conteur

On en a reproché à Carrier le trop grand nombre et le mauvais agencement<sup>8</sup>. C'était oublier que notre auteur est avant tout un conteur d'histoires. Il s'apparente par là à Yves Thériault. Il est, comme lui, fils de ces vieux conteurs d'autrefois qui ne se préoccupent que de l'agrément de leurs auditeurs. Peu importe la structure du récit, pourvu que plaisent par eux-mêmes les éléments que l'on y introduit au gré du moment. Le conteur sent-il son auditeur captif, il insiste sur le détail qui mord, il allonge délibérément, pour le temps que ça prend, l'épisode en cours. Il accumule les péripéties. Il ne craint pas les invraisemblances. Son imagination vagabonde aussi longtemps et aussi loin que celle de l'auditeur suit. Son habileté consiste à surprendre constamment par les paroles et les gestes qu'il prête à ses personnages. N'allez pas demander à un tel narrateur de construire son récit logiquement; il lui suffit d'amuser incessamment.

Carrier fait de même. Amuser, tel me semble bien le premier but de *La Guerre, yes sir!* Carrier s'y fout royalement de bien des théories sur le

8. "Si l'on y regarde de plus près, on découvre avec stupéfaction que Roch Carrier, qui voulait sans doute écrire un véritable roman, n'a réussi au maximum que le scénario d'un carnaval morbide. Dans cet univers halluciné et hallucinant comme un peuple à la Breughel, Roch Carrier collectionne l'anecdote — c'est peut-être ce qui convenait le mieux à ses pouvoirs d'investigation et de digestion? — et nous la monte comme une mayonnaise. Ses personnages mènent un sabbat d'enfer, se tapent des colères spectaculaires qui les dépoitraillent et gueulent comme des ânes pour se donner du cœur au ventre. L'imagination du romancier ne va malheureusement pas plus loin." Conrad Bernier, "Un petit roman qui se lit beaucoup trop facilement", dans *le Petit Journal*, 31.3.68:60.

1. Coll. "Les Romanciers du Jour", 12. — Montréal, les Éditions du Jour, 1964, 159 pp.

2. *Relations*, 25 (1965): 323-324.

3. Coll. "Les Romanciers du Jour", 28. — Montréal, les Éditions du Jour, 1968, 124 pp.

4. Brigitte Morissette: "Un roman explosif pour le plus insolite de nos auteurs", dans *la Patrie*, 21.1.68:53.

5. Montréal, les Éditions Nocturne, 1956, 22 pp.

6. Coll. "Encor". — Montréal, les Éditions Nocturne, 1958, 28 pp.

7. On pourra lire, entre autres, le beau conte intitulé "la Plage" (dans *le Devoir*, 30.10.65:33).

roman<sup>9</sup>. Il conte et ça l'amuse, et il est content si ça nous amuse aussi. Les invraisemblances pullulent dans *la Guerre, yes sir!* Carrier n'en a cure. Lui chaut seulement que, surpris, étonné, on le lise et le suive. Et on le suit. D'ailleurs, croyant profondément en la valeur de l'esprit humain, il sait que les mondes qu'il construit, pour gratuits et invraisemblables qu'ils paraissent, ne sont jamais tout à fait vains: ils nous révèlent à nous-mêmes et aux autres, en même temps qu'ils nous ouvrent des perspectives nouvelles sur la Réalité<sup>10</sup>. Ainsi, plutôt qu'un roman, *la Guerre, yes sir!* s'avère un conte fantaisiste où le grotesque et le vulgaire trouvent une excuse et un style dans la charge et l'outrance.

## Humour et violence

Roch Carrier est un humoriste. La source du rire, il la trouve dans une certaine disproportion ou inconvenance entre le statut psychologique ou social des personnages et leur situation, entre leurs gestes ou leurs paroles et le contexte de ces gestes et de ces paroles, et, parfois, tout simplement dans leur bêtise.

À la lecture de *Jolis Deuils*, Roch Carrier apparaissait surtout comme un pince-sans-rire légèrement cynique. Il semblait satisfait lorsqu'il avait provoqué le sourire du lecteur. On aurait dit que sa finesse d'esprit, même pimentée par une certaine aigreur rentrée, lui interdisait le rire à gorge déployée. Or, c'est précisément celui-ci que Carrier

9. "Je crois la technique de ce roman assez moderne, même si elle n'est pas d'avant-garde. J'ai avant tout essayé d'être vrai, de dire juste. La théorie du nouveau roman m'intéresse ni plus ni moins que des mots croisés ou une partie d'échecs." Roch Carrier, cité par Alain Pontaut, "Claude Péloquin et la conférence blanche", dans *la Presse*, 2.3.68:25.

10. "Quand on a fini d'écrire quelque chose, il arrive qu'on se demande à quoi ça sert. C'est dangereux car alors se présente la tentation de l'engagement politique. (...) C'est dangereux pour la simple raison que cette sorte d'engagement entraîne souvent au réalisme pris dans son sens le plus étroit. Fatalement, dans de telles conditions un écrivain censure sa fantaisie quand il ne l'étouffe pas carrément. Pour ma part, je préfère un réalisme de l'intérieur..." Roch Carrier, cité par Brigitte Morissette, "Un roman explosif pour le plus insolite de nos auteurs", dans *la Patrie*, 21.1.68:53.

a voulu déclencher dans *la Guerre, yes sir!* Pour un moment du moins, il s'est obligé à oublier les contraintes de l'homme bien élevé. Lui-même le confesse: "Pour écrire mon roman, dit-il<sup>11</sup>, j'ai dû me dépouiller de tout ce qu'on m'avait appris pour revenir à la source de personnages d'instincts, de colères, de sentiments profonds."

L'aigreur de Carrier ne disparaît pas complètement sous le grotesque; elle ne fait que s'y dissimuler, plus profonde peut-être, plus active certes. D'elle proviennent les teintes rouges de la caricature<sup>12</sup> de Carrier. Les bouffonneries et outrances de la fantaisie peuvent être, bien sûr, d'excellents moyens de détente, voire de défense contre les noirceurs et les difficultés de l'existence. Il reste que, chez Carrier, la caricature ne se nourrit pas que de l'insolite et du ridicule; elle se repaît aussi de morbide. L'attire, l'enchanter non seulement ce qui est comique et inhabituel, mais encore ce qui est violent, sanglant.

Dans *Jolis Deuils*, cette violence était contenue; dans *la Guerre, yes sir!*, elle abonde. La première page du roman nous montre Joseph se coupant la main gauche avec une hache. Un peu plus tard, on voit des gamins jouer au hockey avec cette main gelée. La femme de Joseph la leur reprend, mais c'est pour la jeter, sous les yeux de son mari, au chien de la maison. Carrier nous offre également une visite chez le boucher en train de tuer un porc, au moins trois batailles — dont l'une tourne à l'orgie, — un meurtre, plusieurs scènes grossières et de mauvais goût.

## Un homme doux

Roch Carrier, homme de goût, en a été le premier surpris; et s'il a respecté son inspiration profonde, il en a également fourni une explication: "Mainte-

11. Cité par Alain Pontaut: "Claude Péloquin et la 'conférence blanche'", dans *la Presse*, 2.3.68:25.

12. Parlant de *la Guerre, yes sir!*, André Major a intitulé son article "Le parti-pris du réalisme caricatural" (dans *le Devoir*, 23.3.68:15).

nant que ce livre est fait, dit-il<sup>13</sup>, je m'étonne de l'avoir fait. Parce qu'il contient une violence dans le langage et dans l'action que je n'ai pas moi-même, mais qui nous appartient." Cette explication est juste; je ne la crois cependant pas complète.

En effet, la violence de *la Guerre, yes sir!* m'apparaît aussi comme le coup de pied d'un qui en a assez de ne pouvoir exprimer la douceur qui est en lui. Carrier est un grand sensible qui aurait pu être un romantique triste si, le sachant, il ne faisait tant attention à ne l'être pas. Cette sensibilité, un style plein de contrainte et d'application l'avait jusqu'ici endiguée. Mais voici que Carrier, enfin exaspéré au plus intime de sa personne, s'abandonne à une férocité qui, toute surprenante et scandaleuse qu'elle puisse paraître à qui ne le connaît pas, pourrait s'avérer salutaire.

Il est possible que, pendant un temps encore, l'œuvre de Carrier hésite entre la violence et la maîtrise de soi, qu'elle donne tantôt dans l'une tantôt dans l'autre. Tout ce temps il manquera aux personnages de Carrier la profondeur que lui-même possède et qu'il ne peut encore qu'esquisser en blanc et en noir, ou en rouge vif. Mais pour peu qu'il consente, un jour, à la douceur qui est en lui et qu'il le fasse avec autant de liberté et de sincérité que pour la violence dans *la Guerre, yes sir!*, il ouvrira une autre porte à son œuvre. Celle-ci pourra alors s'avancer de toute sa largeur sur une avenue bordée tantôt d'arbres et de verdure tantôt d'abîmes et de fange; elle aura la santé et la large respiration d'une vie dont on maîtrise à la fois les forces de création et de destruction, d'amour et de haine. Nous ne pouvons pas nous empêcher de songer, ici encore, à Yves Thériault, dont l'œuvre, pour oscillante qu'elle

13. Cité par Alain Pontaut, "Claude Péloquin et la 'conférence blanche'", dans *la Presse*, 2.3.68:25. On peut également lire, au même endroit, cette autre justification de Carrier: "Le sacré, par exemple, dont personnellement je n'use pas, que je n'ai jamais entendu dans ma famille, j'en fais grand usage dans le livre, parce qu'il m'apparaît comme la première affirmation d'une conscience individuelle. La structure syntaxique du blasphème raconte bien notre histoire, le flou de notre expression, le piétinement de la pensée et de la vie..."

soit toujours entre la douceur et la violence, n'en a pas moins atteint à un merveilleux équilibre dans des livres comme *Aaron* et *Agaguk*. Carrier n'aura jamais la violence de Thériault; il est par contre capable de plus de douceur que Thériault. J'aimerais beaucoup lire de lui un roman d'amour.

## Un sens profond

Si *la Guerre, yes sir!* est un roman sans douceur, où ne se livre qu'incomplètement Carrier, il n'est pas du tout, comme on l'a prétendu, un roman superficiel<sup>14</sup>. Par-delà la multiplicité de l'anecdote, au-delà de la désinvolture et de la violence, gît un sens profond, encore que Carrier ait failli à le filigraner avec bonheur dans le caractère de ses personnages et la texture de chacune de ses pages.

Ce n'est pas impunément que Corriveau a laissé sa vie quelque part, au loin, sur ce qui n'était même pas un champ d'honneur. L'annonce de sa mort bouleverse toute la paroisse; l'arrivée de sa dépouille suscite un branle-bas dramatique. Pour la première fois, les gens d'ici prennent conscience, dans leur chair, du mal qu'est la guerre. En frappant l'un des leurs, c'est eux tous que la mort a rejoints<sup>15</sup>. Leur soirée carnavalesque n'est, au fond, qu'un effort pour l'exorciser. Cet exorcisme

14. Conrad Bernier écrit, en effet, dans *le Petit Journal* (31.3.68:60): "*La Guerre, yes sir!* nous offre bien quelques situations qui pourraient être passionnantes, mais Roch Carrier se montre impuissant à dégangner cette matière brute. On tremble, on crie, on pleure, on tue, on meurt dans *la Guerre, yes sir!* Pourtant, par-delà les paroxysmes des situations et des personnages, l'ensemble demeure superficiel: une promenade à la surface des événements et des hommes!" André Major a vu plus juste, qui nous met ainsi en garde, dans *le Devoir* (23.3.68:15): "Le roman que vient de publier Roch Carrier est sûrement, en dépit de son réalisme évident, une œuvre de caricature. Il a choisi des personnages qui sont des types et qui valent, non par leur singularité, mais plutôt par leur force de représentation, leur existence symbolique. Il ne faut jamais perdre cela de vue à la lecture de *la Guerre, yes sir!*, sans quoi le lecteur risque fort de s'étonner de l'extravagance de la description."

15. "Mes personnages sont des adultes qui ont vécu sans problèmes mais une mort assez absurde les éveille à la conscience. Et alors ils sentent ce qu'est la guerre. Ils l'éprouvent enfin." Roch Carrier, cité par André Major, "Roch Carrier nouvelle manière: *La Guerre, yes sir!*", dans *le Devoir*, 2.3.68:12.

avorte; il introduit la guerre et la mort au beau milieu de la paroisse, en même temps qu'il agit à la façon d'un révélateur: "Mes personnages, affirme Carrier<sup>16</sup>, ne se sentent pas concernés par cette guerre, au tout début, ils vivent en marge, mais ils sont en état de guerre permanente, en eux-mêmes, contre les autres, ils vivent au niveau de l'instinct." Peu à peu donc, "ces gens qui détestent la guerre se rendent compte qu'ils ont la guerre en eux. Ils se la font d'ailleurs sur tous les plans, guerre entre villageois, entre hommes et femmes, ou, dans ces cas de conscience, à l'intérieur d'un même individu, guerre entre Anglais et Français, avec ceux qui perdent, avec les assimilés, avec les forts et les faibles<sup>17</sup>."

Ainsi, la guerre, dans le roman de Carrier, est plus qu'un prétexte<sup>18</sup>, et plus qu'une simple toile de fond<sup>19</sup>; elle est l'occasion d'une prise de conscience douloureuse sous le regard d'Anglais à la fois maîtres et juges. Ils étaient là, près du cercueil de Corriveau, dans la maison de ses pères, qui regardaient, imperturbables et impassibles, dignes, "cette fête sauvage noyée de rêves épais, de cidre et de lourdes tourtières"; "le dégoût leur serrait les lèvres", mais ils n'en pensaient pas moins: "Quelle sorte d'animaux étaient donc ces French Canadians? Ils avaient des manières de pourceaux dans la porcherie<sup>20</sup>."

Lecteur de *la Guerre, yes sir!*, je nous vois par les yeux de ces Anglais; et si je n'éprouve pas leur dégoût pour notre "tribu simiesque<sup>21</sup>", je ne puis m'empêcher de ressentir une grande pitié, que l'auteur qui m'y force n'a pu que connaître le premier. Si, comme lui, devant pareil spectacle, — image

16. Cité par André Major, *ibid.*

17. Roch Carrier, cité par Alain Pontaut, "Claude Péloquin et la 'conférence blanche'", dans *la Presse*, 2.3.68:25.

18. "En fait, elle (la guerre) n'est ici que le prétexte qui fait se révéler à nos yeux, sur un mode souvent cocasse, tant d'animale bêtise, de vie brute et larvée." Alain Pontaut, "Joyusetés du Québec en temps de guerre", dans *la Presse*, 9.3.68:25.

19. C'est Roch Carrier lui-même, cité par André Major (dans *le Devoir*, 2.3.68:12), qui affirme que la guerre sert de toile de fond à l'action de son roman.

20. *La Guerre, yes sir!*, 90.

21. Le mot est d'Alain Pontaut (dans *la Presse*, 9.3.68:25).

troublante encore que caricaturale de ce que nous fûmes naguère<sup>22</sup>, — je m'attriste au point de regretter pour un moment les neiges d'antan, blanches et pures à pleines pagées, je pense que, au fond, il est bon, malgré tout, que la guerre ait poussé jusqu'ici sa saleté, ne serait-ce que pour le plaisir d'éprouver en nous cette grande force virile qui fut le lot de nos ancêtres et qu'il nous revient de revigorer et conserver malgré le dépérissement qu'elle a connu. N'est-ce pas là, d'ailleurs, le sentiment profond de Carrier lui-même, disant<sup>23</sup>: "Je pense que notre révolution date de la deuxième Guerre mondiale. Notre littérature, avant cette époque, a souvent été faite par des eunuques."

Il aura fallu non seulement que la mort frappe au loin, mais que le sang coule stupidement sous nos yeux, pour que nous prenions mieux et davantage conscience à la fois de l'existence des autres et des faibles et forts que nous étions: faibles d'un long passé de soumission acceptée, forts de tout ce qu'il y a encore d'instinctivement brutal et vital en nous. *La Guerre, yes sir!* correspond à un moment de notre devenir historique, tout autant qu'à un tournant de l'œuvre de Carrier. Ainsi s'explique que nous en retrouvons la violence dans maints volumes récents et qu'elle soit surtout le fait de jeunes écrivains. Pour peu qu'ils possèdent, comme Carrier, des réserves de douceur et de sagesse, — je pense, entre autres, à celle qui permet de se prendre ni trop au sérieux ni pour un autre qui serait déjà grand écrivain, — on en peut espérer des œuvres originales et fortes, pleines d'humanité, et pourtant nôtres.

22. Sans partager entièrement l'opinion de Roch Poisson ("C'est tellement beau, une belle guerre...", dans *le Photo-Journal*, 27.3-3.4.68:58), à savoir que, "imagé, 'révé' par l'auteur, le hameau de *la Guerre, yes sir!* n'est cependant pas autre chose qu'une caricature — énorme, effrayante — du Québec rural (et peut-être urbain) des années quarante", je tiens à insister sur cet aspect caricatural du roman de Carrier, car il faut absolument éviter d'y voir, comme l'insinue Alain Pontaut (dans *la Presse*, 9.3.68:25) et l'affirme Conrad Bernier (dans *le Petit Journal*, 31.3.68:60), un tableau réaliste du Québec d'alors. Pour Conrad Bernier, c'était "un immense coin de pays rongé et pourri par des siècles d'ignorance, d'histoire faussée, de superstitions, de religion despotique et absurde!"

23. Cité par André Major, dans *le Devoir*, 2.3.68:12.

# AU FIL DU MOIS

## Des prêtres... au 34e de la Bourse

Rassurez-vous: ce n'est point pour y devenir prêtres-courtiers, prêtres-agents de change, prêtres-brasseurs d'affaires, à la manière des prêtres-ouvriers que des prêtres logent à la Bourse; ils y poursuivent simplement dans un esprit œcuménique leur apostolat, en pleine vie, au cœur même des affaires.

Un journaliste perspicace, Bill Bantey, annonçait, il y a six mois, en première page de la *Gazette*, la découverte qu'il avait faite la veille en visitant, à la Bourse, des bureaux spacieux et pleins de lumière d'où la vue magnifiquement domine la ville. Dans ce décor invitant se développe un apostolat d'un style nouveau. Ce qui lui faisait donner pour titre à ses propos: "Dieu au travail dans un gratte-ciel" et, avec une belle audace, écrire en première ligne: "Dieu n'est pas mort; Il a bureau (*an office*) à la Place Victoria..."

L'expérience, en effet, d'abord hésitante, donne chaque jour des preuves de sa vitalité. Une clientèle de plus en plus nombreuse et intéressée gravit, cinq jours par semaine (en 35 secondes d'ascenseur) de 11 h. a.m. à 6 h. p.m. nos 34 étages, loin du bruit qui bourdonne en bas dans la rue et se propage au cœur même de l'édifice où s'affairent professionnels, compagnies industrielles, maisons de finance, consulats, etc., tous à leurs tâches importantes, mais exclusivement temporaires.

Pourquoi monter si haut, presque en plein ciel? Pour y rencontrer cette fois un prêtre, un pasteur, un conseiller spirituel, chez lui, dans la paix confidentielle de son bureau. On y converse, on interroge, on y traite affaires,

affaires souvent très personnelles et très intimes.

L'un des avantages de la formule est que la rencontre se fait dans le milieu, dans l'immeuble même du travail ou à proximité, à des heures commodes que l'on a choisies.

On imagine la nature de ces entretiens et la variété des problèmes qu'on y expose. C'est dans l'abandon comme avec un ami, sans cette gêne que plusieurs éprouvent au confessionnal ou dans un décor moins éclairé. Ici, on n'a guère à attendre, ni à faire la queue, ni à se sentir pressé, surtout si l'on a pris soin, quand cela était possible, de fixer par lettre ou par téléphone l'heure de la rencontre.

La complexité de la vie moderne et les confusions où il faut se débattre engendrent, on le sait, des situations déroutantes, des problèmes et des inquiétudes, parfois tragiques, souvent d'ordre religieux. En ces heures plus graves, il arrive que l'on souhaite pouvoir en causer plus longuement, peut-être incognito, avec un prêtre ou un pasteur dont l'expérience, la discrétion et la sympathie donnent espoir.

C'est ainsi que visiteurs et visiteuses montent à notre 34e pour se confier. De toutes nuances, de toutes couleurs, habituels ou insolites, les problèmes défilent chaque semaine en cet oasis spirituel. Ce peut être une âme éprise de Dieu qui souhaite mener une vie spirituelle plus profonde, plus engagée ou plus confiante; un homme d'affaires, un professionnel qui s'interroge sur de vieux problèmes d'ordre moral ou religieux. C'est une secrétaire ou un jeune commis qui vont se marier. À tout prix, ils ne veulent point rater l'aventure merveilleuse mais difficile qu'ils entreprennent. Après des expériences douteuses ou pénibles, ils veulent rééquilibrer leur amour. Ou,

devant la remise en question de ses vieilles croyances, un chrétien, troublé en sa foi, cherche des points où se raccrocher. Il veut loyalement en discuter. Ou bien, c'est un prêtre dont l'insécurité appelle aide et sympathie fraternelle. Ou encore, c'est un papa ou une maman qui, par un bon et cordial dialogue, souhaitent retrouver l'harmonie et le bonheur dans leur conscience et leur foyer. Pratiquement tous les problèmes de l'homme d'aujourd'hui arrivent à ce Service de consultation morale (*Spiritual Counselling Office*) où Dieu l'attend (Bantey pensait juste) avec sa grâce, sa sagesse et sa bonté qu'il dispense par son ministère.

Voilà ce que les administrateurs du somptueux immeuble de la Bourse — il faut le dire à leur éloge — ont saisi tout de suite, lorsque l'initiateur du projet, le P. Arthur Gareau, S.J., avec les encouragements de l'autorité diocésaine, leur fit part de ses plans. Aussitôt, généreusement, ils lui firent place, une place magnifique au 34e, reconnaissant ainsi que les valeurs spirituelles méritent une cote privilégiée, à la hausse.

Pour satisfaire à la demande multiple et croissante, le P. Gareau s'est adjoint deux associés: M. l'abbé J.-N. Lavoie, prêtre séculier, et le signataire de ces lignes, jésuite comme lui. En outre, dans un esprit œcuménique, il a obtenu qu'une équipe de pasteurs des principales dénominations religieuses de la ville: anglicane, juive, presbytérienne, Église-Unie, baptiste, soient, chacun à leur jour, à la disposition de leurs coreligionnaires.

Dieu est donc bien installé à la Bourse. Vraiment Il n'est pas mort.

Albert BROSSARD.

*Maison Bellarmin,  
Montréal.*

## L'Église reverdit

L'Église en sa liturgie reverdit. Autant il est pénible de constater l'ébranlement de la foi et la dérive des esprits et des mœurs, autant il est réconfortant d'observer l'intense vitalité de la réforme liturgique et les succès qu'elle obtient, comme des enquêtes en France l'ont établi.

De cette vitalité admirable, des preuves exceptionnelles viennent de nous être données avec l'introduction, en août et septembre, pour la célébration de la messe, de nouvelles prières eucharistiques ou canons, et de nouvelles préfaces.

C'est une nouveauté à peine croyable que personne n'osait encore, en 1966, espérer. On souhaitait apporter des aménagements discrets à l'actuel canon romain pour en faciliter la proclamation à haute voix. La proposition ayant été soumise à Paul VI, il l'écarta: on ne devait point toucher à ce joyau, à cette relique de la très ancienne prière de l'Église. Par contre, on pouvait innover, on pouvait créer d'autres prières eucharistiques qui seraient permises à l'égal du canon romain. Quatre nouvelles prières eucharistiques furent proposées au Saint-Père, au printemps de 1967; trois furent retenues et approuvées; elles viennent d'être publiées. Huit préfaces nouvelles également sont acceptées: deux pour l'Avent, deux pour les dimanches ordinaires, deux préfaces communes, une pour le carême, plus riche et mieux adaptée que l'ancienne, et une autre de l'Eucharistie. Avec la douzaine que nous avons, nous disposons d'une vingtaine. D'autres suivront; nous en aurons d'ici quelques années plus de soixante-dix!

C'est à l'usage qu'apparaîtra la valeur définitive de ces textes composés pour la proclamation. Ceux qui les ont lus, étudiés et commentés, comme les rédacteurs de *la Maison-Dieu*, en leur très riche numéro 94 (2e semestre 1968), s'en félicitent. Leurs études sont convaincantes. Parmi les mérites qu'ils signalent je relève ceux-ci.

La variété et la diversité de ces textes nous évitera la monotonie à laquelle même la messe est exposée. Deux des nouvelles prières (II et III) sont sensiblement plus courtes que le

canon romain. L'une surtout (II) d'un dessin très net, centrée sur le Christ Sauveur, conviendrait bien à des auditoires de jeunes. L'autre formule courte s'achève sur une très belle prière pour le monde; par contre, ses thèmes multiples la rendent plus complexe.

On a mis à jour la formulation et laissé tomber les longues séries de saints dont un grand nombre étaient peu connus des fidèles. D'autre part, le saint du jour sera nommé et la prière pour le défunt dont on célèbre les funérailles, à la prière III, est développée.

Des thèmes doctrinaux très riches, demeurés implicites dans la prière eucharistique romaine, prennent ici de l'éclat et du relief, comme l'invocation à l'Esprit Saint avant et après la consécration, l'offrande du sacrifice pour tous les hommes et pas seulement pour les fidèles, l'attente du retour du Seigneur et l'entrée avec Lui dans la terre nouvelle et les cieux nouveaux.

La prière eucharistique numéro IV est de ce point de vue extrêmement riche. C'est une "narration lyrique" qui rappelle la Prière sacerdotale. Empruntant à saint Jean ses thèmes et ses formules, elle évoque l'histoire entière du Salut à partir de Dieu dans sa transcendance et sa bonté, à partir de l'amour du Père qui a créé le monde puis, après la chute, lui a envoyé son Fils pour le sauver; celui-ci, à son tour, ayant librement donné sa vie pour nous, nous a envoyé l'Esprit pour achever son œuvre et c'est Lui, qui vient, dans l'eucharistie que nous célébrons, renouveler le mémorial du Christ, puis répandre sur nous, sur l'Église, sur toutes les âmes du monde, les richesses du Christ, enfin Il nous prépare au retour glorieux du Sauveur. Cette IVe prière eucharistique se compare, pour le souffle et l'expression, aux plus belles prières eucharistiques de l'Orient. À cause de son lyrisme soutenu il ne sera pas aisé de la proclamer comme il convient. Il faudra apprendre à bien dire ces textes.

Comme le canon romain, les nouvelles prières eucharistiques font place aux acclamations du peuple. La plus importante innovation ici est le transfert de l'inclusion "Mystère de la foi" après la consécration; le prêtre par

ces mots introduit l'acclamation par les fidèles du mystère qui vient de s'accomplir. La parole "Mystère de la foi", dégagée de la prière consécatoire, s'éclaire; elle exprime le mystère rédempteur actualisé par le repas eucharistique, "mémorial de la mort et de la résurrection du Seigneur jusqu'à son retour".

Le style de toutes ces prières est excellent: sobre, net, fidèle à la tradition romaine. C'est une surprise et une joie de constater comme ces prières d'allure spontanée s'enracinent dans le vieux passé liturgique de l'Église.

Il y a donc lieu de nous réjouir des richesses somptueuses qui nous échoient. Le Concile nous avait promis que la célébration liturgique deviendrait la grande école spirituelle des chrétiens; il tient parole. Après l'emploi de la langue vivante admise jusque dans le canon tout entier, après l'homélie inspirée des textes de la messe, voici que nous sont données ces admirables prières eucharistiques. La fontaine d'eau vive où nous nous abreuvions dans l'abondance est devenue un château aux portiques nombreux et largement ouverts. Même le vieux canon romain s'en trouve éclairé et renouvelé. L'eau vive désormais coule à pleins bords. Il n'est plus que d'y venir.

Georges ROBITAILLE.

## Provost

Réparations d'automobiles  
de toutes marques

Débossage  
Soudure électrique — Peinture

Équilibrage des roues

Pièces et accessoires

PROVOST AUTO ÉLECTRIC, Ltée  
8305, boul. St-Laurent 387-7133

## Bogotá, centre de ralliement au Pape

**D**U 18 AU 25 AOÛT, a eu lieu à Bogotá, en Amérique du Sud, le 39<sup>e</sup> congrès eucharistique international. En 1964, c'était Bombay et le message à l'Asie; en 1968, ce fut Bogotá et le ralliement de l'Amérique latine autour du Pape sur les grandes questions de l'heure présente.

À cause de la présence de Paul VI, ce congrès devint un événement extraordinaire. Un événement-choc. D'abord, métamorphose de Bogotá. Juchée à 8,300 pieds dans les Andes, dans une position géographique difficile, elle profita des moyens modernes pour ouvrir des routes, établir des communications ultra-rapides par radio et par avion. Elle couronnait ainsi le réveil industriel des vingt dernières années qui l'a fait passer de ville de 700,000 habitants à l'allure d'une capitale belle et dynamique de 2,300,000 habitants. Elle dépasse maintenant Montréal.

Chacun des jours du Congrès avait été consacré à l'étude d'un sacrement. On avait réservé aux jours de la présence du Pape l'Ordre, le Mariage et l'Eucharistie.

Paul VI atterrit le 22 août, à l'aéroport de El Dorado. Deux millions de personnes l'attendaient sur les quatorze milles du parcours et à la Place Bolívar, où se dressent le Palais législatif et la cathédrale. Service d'ordre impeccable. Enthousiasme à son comble. Bogotá n'était plus la même, elle était devenue le centre du monde chrétien. Toute l'Amérique latine, profondé-

ment troublée et divisée, attendait des mots d'ordre et, plus encore, une spiritualité qui ferait la jonction des désirs de l'âme apostolique et des nécessités de l'action.

Paul VI a comblé cette attente profonde. Plus que jamais, les pauvres prennent conscience de leur situation injuste et les peuples résistent à l'exploitation étrangère. Des âmes généreuses dressaient la violence comme la solution unique aux problèmes posés par le politique et le social. Elles parlaient même de violence justifiée mais oubliaient d'envisager la responsabilité des guerres civiles que cette même violence aurait engendrées. D'autres, dans l'Église, opposaient l'Église institutionnelle à l'Église charismatique, donnant le primat à une charité anarchique, souvent reliée lâchement à la foi dans l'Église.

Paul VI se présenta à tous: pauvres, intellectuels, riches, gouvernants, évêques et cardinaux. À tous il parla comme "un homme entre les hommes" mais aussi comme un chef véritable. Son charisme est unique. Un évêque, un théologien, un journaliste, un groupe de pression en Amérique latine n'ont pas beaucoup d'influence dans l'Église, si leurs opinions divergent des positions prises par le Pape. Même les moins clairvoyants s'en rendirent compte. Le peuple chrétien, lui, sentait et savait très exactement, au-delà de tout raisonnement, par une intuition jaillie de sa foi, que le Corps formé par le Peuple de Dieu ne peut se détacher de sa Tête visible qui est le Pape, vicaire de Jésus-Christ. Le Peuple chrétien sans le Pape n'est rien.

C'est en partant de l'Eucharistie, lien d'amour, que Paul VI mit un

frein aux arguties en faveur de la violence: "La violence n'est pas évangélique, elle n'est pas chrétienne. Notre arme c'est l'amour!" Par là il mettait fin aux légendes que l'on commençait à faire circuler sur Ché Guevara et sur Camilo Torrès.

À ceux qui poussent trop loin la distinction entre l'Église institutionnelle et l'Église charismatique, il rappela que ces distinctions peuvent être abusives et aberrantes. Ce qu'il faut c'est l'unité autour de l'Évangile et du Pape.

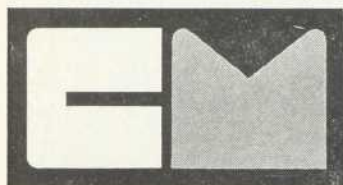
Il revint à plusieurs reprises sur la question sociale. Plus on relit ses discours aux gouvernants, aux pauvres et aux "seigneurs du monde" comme il appelle les riches, plus on discerne l'œuvre d'unité ecclésiale qu'il a voulu instaurer d'un bout de l'Amérique latine à l'autre, d'un bout du monde à l'autre. L'Église entière doit se tourner vers les problèmes sociaux et défendre la dignité humaine. Paul VI est allé jusqu'à proposer la réforme des structures par la participation aux bénéfices.

Bogotá en ces jours baignait dans un exaltant sentiment de fraternité. La joie était partout, chez tous. Pauvres et riches, dans les rues, dans les églises, ensemble, couraient voir et entendre Paul VI. Ensemble, ils découvraient les possibilités d'un monde nouveau. L'Amérique latine connaîtra encore des difficultés mais l'Église a commencé l'œuvre du ralliement. Elle se met à la tâche avec un cœur touché par la grâce.

Jean GENEST.

*Maison Bellarmin.*

le meilleur choix d'équipements et d'accessoires



8225, boul. St-Laurent — tél. 389-8081  
5975, boul. Monk — tél. 769-8815

ouvert jusqu'à 9.30 p.m.  
le jeudi et le vendredi

**LES IMPORTATIONS C.M.**  
LTÉE

photographiques  
aux meilleurs  
prix.

8225, BOULEVARD ST-LAURENT,  
MONTRÉAL-11, QUÉ.,  
TÉL. : 389-8081



## La croissance, remède à la pauvreté ?

Dans son 5e exposé annuel, le Conseil Économique du Canada nous invite à réfléchir sur un double problème: c'est tout d'abord le *changement* qu'introduit dans la structure même de l'économie l'innovation technique; c'est ensuite la *pauvreté* qui affecte, n'en déplaise à notre bonne conscience, pas moins du cinquième de la population canadienne.

Ce n'est certes pas la première fois que le Conseil parle de croissance et de changement mais, tenant davantage compte du fait qu'il est difficile d'apprécier absolument la performance de l'économie canadienne, il présente un grand nombre de renseignements sur divers pays qui placent en un relief saisissant la position occupée par le Canada.

Ainsi, de 1950 à 1962, la croissance réelle de l'économie canadienne se compare convenablement à celle des autres pays industrialisés du monde, bien après les trois Grands du Marché Commun, Allemagne, Italie et France mais avant les États-Unis et la Grande-Bretagne.

Toutefois, l'examen des *sources* de cette croissance révèle une situation beaucoup moins rassurante. Sommairement, on attribue la croissance pour une part à l'*augmentation* des ressources humaines et matérielles disponibles (le travail et le capital principalement) d'autre part à l'*efficacité* avec laquelle ces ressources sont utilisées. Or dans le cas du Canada, moins de 30% de la croissance est attribuable à ce dernier facteur (la productivité) tandis que ce chiffre est de 50% en Grande-Bretagne et près de 75% en France, en Italie et en Norvège.

Si la croissance du Canada s'est maintenue à un rythme satisfaisant pendant cette période, c'est donc à cause d'une augmentation particulièrement rapide de la main-d'œuvre et de sa meilleure préparation technique, c'est grâce surtout à une injection massive de capitaux. Nous ne faisons malheureusement guère de progrès (nous régressons en fait relativement) dans l'efficacité avec laquelle hommes et capitaux sont utilisés dans le processus productif. Or c'est là pourtant que

réside le véritable progrès du niveau de vie. Les trois chapitres suivants analysent en détail les raisons de cet état de choses, particulièrement dans le secteur agricole.

La seconde moitié de l'exposé revient sur le problème des disparités régionales de revenus dont il a maintes fois été question dans les exposés précédents. Deux traits nouveaux cependant s'en dégagent: le Conseil parle désormais sans ambage de *pauvreté*, c'est-à-dire d'une insuffisance de revenu qui ne permet pas à un individu ou à une famille d'accéder à un niveau de vie reconnu comme acceptable. Ce sont d'ailleurs les sources de renseignements disponibles qui obligent ainsi le Conseil à identifier pauvreté et faibles revenus alors que la pauvreté comporte également bien d'autres connotations. Il insiste aussi sur le fait que la pauvreté n'est pas uniquement un phénomène régional: sans parler du cas angoissant des Esquimaux, des Indiens et des Métis, il se retrouve aussi bien en milieu urbain qu'en milieu rural, à l'ouest comme à l'est du pays.

Comme plusieurs études l'avaient tenté déjà, le Conseil établit ensuite certains seuils au-dessous desquels les familles seront considérées comme pauvres. En dépit d'un certain arbitraire, inévitable en la matière, le Conseil n'hésite pas à affirmer: "Dire qu'au moins un Canadien sur cinq souffre de pauvreté ne semble pas trop exagéré" (p. 119).

Mesurer la proportion de pauvres dans une société c'est déjà beaucoup. Identifier qui sont les pauvres est une tâche plus difficile. Le Conseil met en lumière la corrélation étroite qui semble exister entre faible scolarisation et faibles revenus. La relation de cause à effet que l'on est spontanément tenté d'y voir est sans doute réelle mais elle est peut-être insuffisamment démontrée et nuancée. Des précisions sur ce dernier point éviteraient sans doute de considérer une scolarisation plus poussée comme une solution universelle et infaillible.

Proposer des solutions, c'est une troisième tâche encore plus ardue à laquelle le Conseil n'a pas voulu se soustraire. Retenons surtout de cette

analyse une constatation fondamentale qui revient à maintes reprises. Les programmes d'aide du gouvernement fédéral sont nombreux, souvent bien inspirés, mais singulièrement incohérents. Rien ou presque rien comme coordination ou comme intégration entre les services des divers ministères qui administrent des programmes différents. Même situation en ce qui concerne les rapports de ces services avec les organismes provinciaux ou locaux créés à des fins similaires. Le minimum que l'on puisse espérer semble être un réel effort de planification d'autant plus qu'en ce domaine, les critères d'efficacité sont difficiles à appliquer.

Ces critères sont même difficiles à choisir et c'est sur un double dilemme que se termine cette partie de l'exposé: la croissance nationale maximum n'allant pas toujours de pair avec l'équilibre régional, quelle politique faudra-t-il suivre? En second lieu, des conflits peuvent surgir entre les différents ordres de gouvernements v.g. une autorité peut se fixer comme objectif de développer localement une région tandis qu'une autre autorité estimera plus avantageux pour cette population d'émigrer vers des régions plus prospères.

Une fois de plus, le Conseil Économique du Canada propose, sous une forme très accessible, des informations et des réflexions qui permettent, à qui veut s'en donner la peine, de mesurer loyalement le "défi posé par la croissance et le changement".

Fernand POTVIN.

Le 17 septembre 1968.

L'atelier qui donnera à vos imprimés un caractère de distinction

Imprimeurs  
Lithographes  
Studio d'Art



388-5781

8125, rue Saint-Laurent  
Montréal 11, Qué.

# LE THÉÂTRE

Georges-Henri D'AUTEUIL, S.J.

LES ÉTÉS se suivent mais ne se ressemblent pas. L'an dernier, grâce à l'Expo, Montréal avait joui d'une remarquable foison de spectacles variés et de haute qualité. Le théâtre y avait pris sa part, importante. Cette année, nous avons plutôt assisté à la chienlit (comme dirait de Gaulle) d'un Festival manqué, qui d'ailleurs n'annonçait rien de bien exceptionnel, sauf peut-être une ou deux productions annulées. Donc une saison favorable surtout aux théâtres d'été, ici et là, dans la Province.

Mais, avant même la fin des vacances, la saison annuelle 1968-69 s'est ouverte en coup de vent au Rideau Vert, inaugurant, ainsi, avec éclat, sa vingtième année, dans un théâtre tout rajeuni et pimpant dans sa "verte" toilette. En effet, il semble qu'on veuille que ce soit toujours le printemps, au Rideau Vert.

## Pinocchio

Et d'abord, une heureuse innovation et bien réussie: un théâtre pour les enfants. Tous les samedis et dimanches, deux spectacles chaque après-midi; de marionnettes, le samedi, d'acteurs vivants, le dimanche, les mêmes jusqu'aux Fêtes.

J'avoue mes réticences tenaces au sujet des marionnettes. Manque de simplicité ou de fantaisie, peut-être, j'étais loin de l'emballement. Pourtant mes réserves sont tombées devant le *Pinocchio* de Pierre Réjimbald et Nicole Lapointe. Charmant spectacle plein d'inventions heureuses, de grâce, de poésie et d'une technique qui ma paru excellente. Pour en juger, il suffisait de voir et d'entendre les réactions des enfants dans la salle, marmots de trois à six ou sept ans, qui entraient dans le jeu avec une admirable spontanéité pour le sympathique pantin mécanique, Pinocchio, ou les facéties gamines d'Arlequin, ou les fourberies du rusé renard.

Une heure enchantée — tout juste — de lumière, de couleurs, de mouvements harmonieux, parfaitement synchronisés. Une œuvre d'art que ce *Pinocchio* qui a bien mérité les applaudissements enthousiastes des jeunes spectateurs... et de leurs parents.

## Fourberies de Friponneau

Le lendemain, à la même heure, de nouveau salle remplie d'une marmaille fébrile et joyeuse pour assister aux *Fourberies de Friponneau*, un texte de Marcel Sabourin joué avec entrain, cette fois par des comédiens en chair et en os, avec la participation recherchée, au reste, généreusement offerte, des enfants eux-mêmes. Les savants théoriciens du théâtre insistent sur la nécessité d'échange, de collaboration — ils disent même de communion — entre la scène et la salle. Ils auraient été vraiment comblés au spectacle du Rideau Vert, au Stella (qui, semble-t-il, va voir son nom s'éteindre progressivement) en ce dimanche de fin d'août. Manifestement heureux de jouer devant un auditoire aussi vibrant et réceptif, les acteurs s'en sont donné à cœur joie dans l'interprétation des cocasses aventures de Friponneau. Une autre heure de folies amusantes qui devraient amener de nombreux enfants au Rideau Vert pendant tout le semestre.

## Les Belles Sœurs

Pour les adultes aussi la rentrée du Rideau Vert a été fracassante avec *les Belles Sœurs* d'un jeune auteur canadien, Michel Tremblay, dans la mise en scène d'un autre jeune "dans l'vent", André Brassard.

Une fois de plus, cette pièce pose le problème du langage dans notre littérature. Est-ce que la langue la plus détériorée qui soit de notre peuple, le "joual" pour l'appeler par son nom, va devenir le moyen ordinaire d'expression de nos écrivains, en lieu et place du "doux parler" de France? Une

vogue inquiétante en certains milieux semblerait le laisser croire.

On prétend faire pittoresque, réaliste, vrai, présenter une image non falsifiée de nos gens, image qui confine à la caricature et qui devrait nous rendre très modestes dans nos prétentions assez ridicules d'en remonter aux Noirs du Gabon, par exemple.

Et cette image, était-il nécessaire, pour faire pittoresque, de la barbouiller des pires expressions ordurières qui ont coutume d'agrémenter les conversations de taverne ou de fonds de cour? Louis Veillot parle quelque part "des grognements d'aise du parterre" devant un spectacle osé. Sont-ce des réactions de ce genre que le comique de Michel Tremblay veut produire chez les spectateurs? Comique vraiment trop facile et que rend vite fastidieux la massive accumulation. Et pour produire son effet percutant, la satire des mœurs des quartiers populaires de notre ville n'avait sûrement pas besoin de tout ce déballage de vulgarité.

En effet, *les Belles Sœurs* est une satire sans complaisance, qui, pourtant, recèle une réelle sympathie de l'auteur pour ses personnages. Si les quinze femmes, réunies dans la cuisine de Germaine Lauzon pour un party de collage de timbres-primés, étalent pendant deux heures leurs nombreux tics, travers et défauts dans une trivialité de langage ébouriffante, elles manifestent des côtés humains attachants, elles émeuvent même par l'expression fruste et rude mais sincère de leur misère, de leurs espoirs comme de leurs désillusions répétées.

Voilà le côté positif de Michel Tremblay dans cette œuvre: une observation judicieuse et perspicace des milieux populaires, de la petite vie, mesquine et sans horizon qu'on y mène. On y évolue dans le plus banal des quotidiens qui cache toutefois bien des souffrances et des aspirations, toujours déçues, à un bonheur inaccessible, rêvé d'ailleurs, souvent, sous les formes d'un pauvre confort de pacotille.

Donc, en dépit de son langage détestable, cette pièce offre des qualités incontestables même si sa facture laisse à désirer. D'abord, on a l'impression

que *les Belles Sœurs* contient la masse totale de l'expérience du jeune Tremblay. Résultat: beaucoup de croquis de l'âme féminine, aucun tableau complet; plusieurs esquisses de personnages, aucun vraiment approfondi et centre naturel d'une action dramatique logique et progressive. Sans intrigue précise, la pièce en fait se déroule au petit bonheur, coupée des monologues intérieurs des visiteuses de Germaine Lauzon, relancée ensuite artificiellement par quelque histoire ou réflexion nouvelles de l'une d'elles. On aurait pu y passer la nuit, car il n'y avait aucune raison d'arrêter, sauf par la fin du "collage" des timbres (un million, pensez donc!) ou — solution choisie par l'auteur — la disparition furtive et mystérieuse de paquets de timbres dans les sacs et même les corsages de ces dames, au grand déplaisir de la pauvre Germaine, honteusement dilapidée.

Ces réserves sur la langue et la structure de la pièce ne s'adressent en aucune façon à l'interprétation, qui fut fort honorable et, par moments, excellente.

Ce n'était pas chose facile de faire se mouvoir, sans accrochage, la quinzaine de comédiennes exigée par la distribution sur le plateau exigu du Stella, encombré de meubles au surplus. André Brassard s'en est tiré sans trop farfouiller, grâce bien sûr à l'habileté des interprètes dont plusieurs sont rompues à ce difficile métier. Je pense, en particulier, à la rondeur un peu encombrante de Denyse Proulx, à côté de la minable apparence de la revêche et jalouse Marthe Choquette, aux interventions gavroches d'une Denise Filiatrault très en forme, aux faux airs pincés de la snob Hélène Loiselle qui, au milieu de la vulgarité de ses compagnes, se pique de bien "perler" depuis son récent voyage en Europe et qui, contre toute vraisemblance, garde une lourde cape de vison sur ses épaules dans la touffeur et le brouhaha de la pièce, à l'ineffable Germaine Giroux et sa manière originale de prendre soin de sa belle-mère impotente. Et je me demande si on a l'intention de spécialiser, à jamais, Luce Guilbeault, dans les rôles de filles légères. Je souligne encore le poignant monologue de

Denise de Jaguère, un des mieux réussis de la pièce.

Avec *les Belles Sœurs*, Michel Tremblay fait une entrée bruyante au théâtre professionnel. On a parlé d'un événement qui ferait époque comme *Tit-Coq*. Mais, précisément, Gélinas, dans un contexte bien différent, sans doute, formule un conseil d'or quand il fait dire à Tit'Coq "mets-en pas plus que le client en demande".

\*

Si vous voulez injurier votre pire ennemi à la mode d'aujourd'hui, appelez-le bourgeois. Son sort est réglé. Il n'est pas mieux que mort. C'est un homme fini, dont la seule vocation n'est plus que de disparaître, d'aller se cacher, par exemple, à Miami ou aux Bermudes. Un pestiféré, quoi!

D'ailleurs peut-on être encore bourgeois au règne du prolétariat, des grèves et de la contestation? Impensable. Mais si on demande ingénument: qu'est-ce qu'un bourgeois? alors se réalise une fois de plus l'axiome ancien: *Quot capita, tot sensus*, autant de têtes, autant de bêtises! Puisque cela aussi est à la mode, il serait temps de "démystifier" le mythe bourgeois. Mot qui n'a plus de sens faute d'en avoir trop.

Le plus étrange — et le plus ridicule — c'est que les plus enrégés anti-bourgeois sont souvent d'authentiques bourgeois "nourris dans le sérail" et qui ne veulent absolument pas en sortir. Et combien de braves résidents des quartiers populaires de Saint-Henri ou Saint-Sauveur n'aspirent de toute leur âme qu'à l'assouvissement d'un seul désir: grimper la Pente Douce, à Québec, ou la côte de la Glen, à Montréal, et aller s'installer à la Haute Ville ou à Westmount et N.D.G. et faire goûter à leurs enfants le confort et la sécurité de ces bourgeois "écœurants".

### Je m'appelle François Sigouin

Ces réflexions, réactionnaires je le sens bien, peuvent en effet venir à l'esprit en écoutant le jeune André Brassard débiter les propos de Jacques Hébert, tirés de son dernier ouvrage *les Écœurants*, sous le titre de *Je m'appelle François Sigouin*, sur la scène du Gesù.

À vrai dire, ce n'est pas une pièce. Tout au plus un monologue dramatique où un jeune collégien québécois, François Sigouin, lance un long cri de révolte contre son milieu ultra-bourgeois — il est fils et petit-fils de juge, habite une grande maison cossue de la Haute Ville, à Québec, et, bien sûr, fréquente le collège des Jésuites.

Ces bons Pères, si d'aventure ils vont écouter le violent récit de la jeune histoire de leur élève, ne reconnaîtront pas toujours le langage correct et châtié qu'ils ont dû lui enseigner en même temps que les bons principes de vie. Ils frémiront peut-être d'ouïr ses jugements impitoyables et sans appel, précisément sur son juge de père, comme sur bien d'autres choses. Honteux et attristé, son professeur de rhétorique chuchotera-t-il avec le poète: Comment en un plomb vil... pendant que son préfet de discipline jurera de lui laver la tête, judicieusement.

À moins qu'on ne reconnaisse dans cette fulgurante flambée d'indignation, l'explosion spontanée d'un vif désir, trop longtemps contenu, de pureté, de justice d'un adolescent intransigeant choqué par les vilénies des hommes. Car François Sigouin est propre et généreux et, à travers ses excès de langage, perce chez lui, plus que de l'aigreur: un grand besoin d'amour et de tendresse, ce qui nous le rend sympathique malgré tout. Et comment ne pas soupçonner que François Sigouin est le porte-voix de quelqu'un qui eut quelque fois maille à partir avec des juges...!

Avec fougue, chaleur et sincérité, André Brassard interprète l'unique personnage de l'œuvre. Sa brillante performance lui mérite certainement beaucoup d'éloges et ses qualités de comédien lui promettent une belle carrière au théâtre. Mais il devra surveiller son débit souvent trop rapide et surtout sa prononciation très négligée, fait assez étonnant après les cours de diction qu'il a suivis de professeurs compétents, non jésuites cette fois.

Dans un décor très banal fait de deux ou trois praticables, sa mise en scène — car Brassard est un factotum! — parut vite monotone et artificielle. Mais que voulez-vous qu'il fit face au problème de la quadrature du cercle?

## Notes conjointes sur Péguy et Bremond

Fernand DORAIS, S.J.

## I. PÉGUY

BEAU LIVRE que celui de Robert VIGNEAULT sur "l'univers féminin dans l'œuvre de Charles Péguy"<sup>1</sup>.

Plus que sa pensée, plus même que l'univers du sentiment, c'est le "ton", le "tempo", nous dit Charles Du Bos, qui fait et relève la qualité d'une œuvre. Par "tempo", Du Bos entendait le rythme profond qui scande et caractérise la vie intérieure d'un écrivain. S'il en est ainsi, on s'explique presque l'impression de beauté que laisse l'étude de Robert Vigneault; car, l'analyse rend ici le son même du vécu. Le lecteur est comme entraîné à reprendre à son propre compte l'expérience douloureuse que fit Péguy de la "féminité" dans sa vie et surtout dans son œuvre.

L'œuvre de Péguy projette un univers imaginaire axé sur deux figures irréconciliables de la femme. D'abord, s'impose le visage transparent de la petite fille pure, sainte et tout aimable, qui seule a retenu l'attention de la critique. Ce portrait, telle une photo, a aussi son négatif. Il existe, chez Péguy, la "femme décidément charnelle" et, par le fait même, interdite. Ce qui détourne Péguy d'accueillir la figure totale de la femme, à la fois ange et amante, spirituelle et charnelle, c'est l'image de la mère, de sa mère à lui. Nous rejoignons ainsi le vieux mythe de la mère-tabou, que dénonçait hier encore Jean Le Moyne dans la civilisation québécoise. C'est là le résidu de l'expérience de Péguy et l'intuition centrale du livre de Robert Vigneault.

Une double démarche permet à l'auteur d'établir sa thèse. L'approche historique cerne le problème soulevé dans la vie de Péguy. Marié, et sincèrement dévoué à son épouse, Péguy a cependant connu un grand amour en dehors du mariage. Ce drame se reflète dans l'œuvre, c'est surtout ce que Vigneault s'attarde à démontrer. Aux spécialistes de l'œuvre de Péguy de nous dire s'il en est bien ainsi; car, pour ce qui est de la vie du poète, le fait est irrécusable. Quoi qu'il en soit, Vigneault s'est heurté à la grande difficulté que rencontre tout chercheur: comment concilier diachronie et synchronie quand on écrit sur un écrivain? L'étude évolutive du cas Péguy a été ainsi privilégiée que le lecteur est sevré de la synthèse qu'il espérait trouver à la fin du travail.

Qu'importe! L'ouvrage a le grand mérite d'aborder courageusement l'étude d'un auteur par le biais de l'affectivité. Pareille méthode a été trop peu appliquée jusqu'ici. Et pourtant, qu'elle puisse être riche en découvertes fondées et suggestives, le présent ouvrage

<sup>1</sup> VIGNEAULT, Robert: *L'univers féminin dans l'œuvre de Charles Péguy*, Essai sur l'imagination créatrice d'un poète, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer et Montréal, les Editions Bellarmin, 1967, 334 pp.

suffirait au-delà de toute espérance à nous le prouver. Aussi souhaitons-nous que, poursuivant sa recherche, Robert Vigneault nous donne bientôt en fonction de l'activité littéraire cette structure de l'affectivité qui enrichirait tant notre approche des écrivains<sup>2</sup>.

## II. BREMOND

EN MÊME TEMPS QUE BERGSON, Bremond sort de ce purgatoire littéraire auquel on condamne tout grand écrivain au lendemain de sa mort. Déjà le P. André Blanchet nous a donné une savoureuse "histoire d'une mise à l'index, la Sainte Chantal de l'Abbé Bremond"<sup>3</sup>. Et le même auteur nous promet un second ouvrage sur un aîné dont en littérature il est l'héritier.

Pour sa part, Clément Moisan a publié en 1967 deux ouvrages sur l'insaisissable Abbé, soit *Les débuts de critique littéraire de Henri Bremond et Henri Bremond et la poésie pure*<sup>4</sup>. C'est de ce second ouvrage qu'il sera ici question. Que Pierre Moreau présente la thèse de Moisan, le fait est à lui seul une recommandation peu négligeable.

Clément Moisan s'est attaqué à un sujet plein d'embûches. Deux difficultés attendaient l'auteur. La première consistait à reconstituer, sans le trahir, le climat des années 1920-1930, alors qu'éclatèrent comme deux bombes les livres que Bremond consacrait à la Poésie pure et aux relations qui unissent Prière et Poésie. La seconde réside dans l'imbricatio des problèmes tant philosophiques et théologiques qu'esthétiques que soulèvent la pensée et les positions de Bremond.

A la fois critique littéraire (on l'oublie trop) et historien de la psychologie religieuse, Bremond n'a jamais eu la tâche aisée. L'enfant terrible du catholicisme qui osa prononcer des paroles de compassion sur la tombe de son ami George Tyrrell, mort excommunié, Bremond fut toujours soupçonné de sympathies non avouées pour le modernisme que Pie X venait de condamner.

<sup>2</sup> Nous remarquons dans la bibliographie l'absence du livre si profond de Karl STERN sur *The Flight from Woman* (Farrar, Strauss and Giroux, New York, 1965, 310 p.). Cette œuvre aurait sans doute éclairé d'un jour nouveau la recherche de Robert Vigneault. (N.D.L.R. Cet ouvrage vient de paraître en français aux éditions HMH, Montréal, sous le titre *Refus de la femme*.)

<sup>3</sup> BLANCHET, André: *Histoire d'une mise à l'index, La Sainte Chantal de l'abbé Bremond*, Paris, Aubier, 1967, 292 p. Cf. les travaux tout récents de Francis Hermans, de Jean Dagens et de Maurice Nédoncelle sur Bremond.

<sup>4</sup> MOISAN, Clément, Paris et Québec, *Lettres Modernes* chez Minard et Les Presses de l'Université Laval, 1967, 245 p.

Ex-jésuite, Bremond fit, par ailleurs, quelque peu figure de renégat, lui qui, dans son grand œuvre sur le sentiment religieux en France, se montre toujours si subtilement réticent à l'endroit de la prière ignatienne. Le néo-thomisme, alors en plein épanouissement, lui reproche d'embrouiller les questions en confondant nature et grâce. La transcendance et la gratuité de l'ordre surnaturel ne seraient pas respectées. Maritain ne lui pardonne pas ce flirtage avec les doctrines les plus à la périphérie du catholicisme, — sans compter la coquetterie déplacée chez un prêtre de jouer au libre-penseur. Bref, du côté catholique, on déplore chez l'Abbé un manque sérieux de doctrine sûre et de prudence.

Et voilà, oh! comble de l'imprudence, qu'à l'heure même où Valéry parle de poésie pure et Gide de roman pur, Bremond entend marier prière et poésie. Toutes deux, en dernière analyse, relèveraient d'une seule et même structure psychique humaine profonde. Cette fois, catholiques et athées ou indifférents protestent de concert. L'épais Souday refuse de voir la poésie "tirée du côté de la prière": avec l'Eglise le même phénomène se reproduirait sans cesse, on entend baptiser in extremis ce qu'on n'a pu intégrer. Un des problèmes les plus agités dans certains salons parisiens à cette époque était précisément la présence du spirituel dans l'ordre littéraire. Mais, qu'est-ce donc au juste que le spirituel? En compagnie de ses amis Marcel, Mauriac et Maritain, Du Bos dépensait ses dernières forces à tenter d'éclaircir la question. Pour lui, il n'y avait pas rupture de continuité entre mystique profane, c'est-à-dire poétique, et mystique sacrée. La position bremondienne lui plaisait somme toute. Voilà donc pour l'atmosphère de ces années qu'on a dites légères.

Quant aux problèmes impliqués, on vient de les voir. La crainte de l'intuitionnisme bergsonien et du subjectivisme moderniste, les relations entre la nature et la grâce, la valeur salvatrice de l'amour naturel de Dieu constituaient le fond du débat, soulevé dès 1908 et 1910 par le P. Pierre Rousselot dans ses deux thèses de doctorat en Sorbonne.

Clément Moisan reconstitue à merveille cette époque et aborde lucidement les vraies questions en litige. Son travail surprend par la synthèse claire, ferme et condensée qu'il parvient à boucler en quelque deux cents pages. L'écriture limpide, facile, la présentation aérée rendent cet ouvrage agréable et accessible à tous. Un point, toutefois, laisse le lecteur presque insatisfait. L'arrière-plan théologique de tout le débat, même s'il s'agit avant tout de "poésie pure", a-t-il toujours été bien mis en lumière? Les questions de mysticisme et de spiritualité naturelle, quoique clairement traitées, n'apparaissent pas, en dernière analyse, assez approfondies. Par contre, le tableau littéraire est brossé de main de maître.

## DEUX TÉMOIGNAGES

Joseph D'ANJOU, S.J.

IL M'ARRIVE DE RECEVOIR des appréciations concernant les propos que je tiens "au service du français". J'en ai fait occasionnellement profiter (je l'espère) les lecteurs de *Relations*. On doit savoir que, malgré le mauvais usage courant, influencé par l'anglo-manie, une appréciation ne comporte pas, de soi, un jugement favorable. Tant mieux ! La critique, expression motivée d'une pensée divergente et même opposée, stimule l'esprit, l'invitant à progresser. On ne s'étonnera donc pas que je me plaise à lire des exposés, lettres personnelles ou articles de journaux et de périodiques, dans lesquels je découvre des opinions semblables ou non aux miennes. Y a-t-il lieu de noter, pour ceux qui ont la patience ou l'amabilité de suivre la chronique linguistique de notre revue, que, très intéressé au souci de pureté dont les autres font preuve à l'égard de la langue française, je fabrique, à même le suc de leurs sentiments, mon propre... miel ?

Deux témoignages m'ont paru dignes d'attention. Le premier vient d'un abonné d'Afrique, que l'enseignement, là-bas, n'empêche point de parcourir *Relations* et d'analyser sa lecture. Je cite à peu près textuellement un paragraphe dont je m'abstiens de discuter tel passage, car j'ai maintes fois déclaré que j'estime chacun(e) des titulaires de nos classes, pourvu qu'on l'ait dûment autorisé(e) à enseigner, capable d'apprendre, au Québec même, moyennant application ordinaire mais sérieuse, à prononcer parfaitement le français.

"Il faut avoir vécu à l'étranger pour comprendre, quand on revient au Canada, qu'il se pose un problème insoluble quant à l'amélioration de la prononciation du français. Je dis *insoluble*, car, pour se convaincre qu'il parle mal sa langue et pour se corriger, le Canadien français

aurait besoin d'un séjour prolongé en d'autres pays francophones, ce qui est irréalisable, bien sûr. Mais il se rendrait compte à quel point il néglige et massacre son langage. Ici, dans les collèges et institutions secondaires, on refuse d'embaucher des professeurs canadiens d'expression française, *parce qu'ils parlent trop mal*. Et pourtant, il ne s'agirait que d'un simple effort de volonté... Ce sont surtout les groupes vocaliques *ère, eur, an* qui sont les plus déformés. Il n'est pas question de singer l'accent ou l'argot de Paris, mais de parler sans affectation un français normal, officiel, tout en gardant certains canadianismes, savoureux parce que *vieille France*. J'enseigne le français depuis une douzaine d'années. J'avoue qu'au début j'ai dû me surveiller. Mais aujourd'hui, je n'ai plus à le faire, et il faudrait *me forcer* maintenant pour *reparler* canadien. Plus d'un s'en est aperçu, lors de mon dernier voyage au Canada. Ma famille se montra fière, sans m'imiter. D'autres, nombreux, jugèrent que ma façon de parler ressemblait à celle des précieuses ridicules."

Curieusement, remarquerai-je, les mêmes personnes, adversaires de la belle diction de leurs proches, agréeront le Français qui prononce notre (?) langue convenablement, à la française (comme l'allemand se prononce, j'imagine, à l'allemande), et ne songeront pas, heureusement, à railler l'excellente élocution de nos compatriotes, artistes de la scène et des ondes. Comprenne qui pourra ! Il y a, semble-t-il, un mystère de bêtise ou de lâcheté dans l'obstination avec laquelle la plupart de nos enseignant(e)s refusent le "simple effort de volonté" requis pour s'amender et que mentionne notre correspondant. N'y a-t-il pas un autre mystère (d'ineptie, d'incompétence, de désordre ?) dans le fait que le mal, cent fois constaté et dénoncé, loin de décroître, prolifère, avec la tolérance, sinon l'encouragement des préposés à l'instruction de notre jeunesse ?

À la fin de sa lettre, notre correspondant m'interroge au sujet du "joual". Je réponds: le mot agace; la

chose qu'il désigne nous déclassé auprès des gens cultivés; *on* (inutile de préciser à qui se réfère cet indéfini trop pesamment défini par l'action d'une couple de personnages de chez nous) a eu tort de le dresser en symbole de notre misère linguistique, d'en faire un... cheval de bataille, voire d'essayer de l'élever au rang d'idiome pour littérature indigène.

L'autre témoignage, auquel j'accorde une chaude adhésion, a pour auteur un excellent critique littéraire. Je l'emprunte à un article intitulé "Réflexions sur la dissolution du langage", que M. Jacques Vier a publié dans *l'Homme nouveau*, bi-mensuel français, le 21 avril dernier.

"Sur le plan moral comme sur le plan esthétique, il est incontestable que, depuis un demi-siècle, les écrivains ont beaucoup trop joué avec la langue." Après avoir visé le surréalisme, l'auteur affirme qu'"en cette seconde moitié du XXe siècle, nous n'avons aucune poésie constituée, depuis la disparition de Claudel et de Valéry". On peut, sur ce point, présenter des nuances. Mais comment contredire ce qui suit ? "La syntaxe est une musique subtile et profonde qu'on ne désarticule pas en vain. Et la ponctuation même, que Guillaume Apollinaire, tant imité depuis, a voulu tuer, signe certain de dissolution mentale, du reste affectée, a sa place et fort importante dans la logique et dans la mélodie." Or, assure M. Vier, la prose a dégénéré plus encore que la poésie, et il se demande "si les catégories du bien et du mal, comme celles du beau et du laid, n'ont pas été si rapidement vidées de leur contenu que parce que les mots eux-mêmes ne voulaient plus rien dire". Le lecteur, naguère "juge", devient "complice" d'une "modernité au préalable définie

par la convoitise érotique" et d'une "authenticité" dont la valeur paraît s'identifier au "rififi chez les hommes" et à "la mini-jupe chez les femmes". De la sorte, "le lecteur contemporain se voit promené de la suggestion brutale à l'étalage complaisant"; et "le mot créé pour le besoin immédiat disparaît avec l'assouvissement". Se consolera-t-on "en conjecturant que de tant de micros vomissant sur le monde finira par naître un sabir international" ?

Osant crever un abcès qui continue de suppurer (il suffit, pour en avoir la nausée, de lire certains commentaires "cléricaux" de la récente encyclique du Pape), M. Vier ajoute: "La corruption verbale n'a pas épargné les clercs." De quelques-uns "le langage actuel... traduit une dissolution dogmatique qui finit par dénaturer l'Être divin lui-même". Autrefois, "à l'époque où les mots gardaient un sens, ... l'hérésie était un choix", tandis qu'elle "est aujourd'hui une annexion". Dans des circulaires (émancées de quelles officines ?), on va jusqu'à "interroger les prêtres sur leur degré de communion avec le monde". Ici, "la grossièreté de l'impropriété verbale" sert de "baromètre à l'erreur".

Et le critique de s'en prendre à la manie du néologisme, fièvre quarte de maintes "sciences" dites "humaines", dont la contagion s'étend à la philosophie et à la théologie, ou à ce qui s'offre sous leur étiquette. Dans *le Paysan de la Garonne*, Maritain se gausse des "idéosophies" à la mode. "Vit-on, achève M. Vier, plus barbare générateur de cuistrerie que le structuralisme ? Hélas ! aucun Rabelais, aucun Molière à l'horizon. Ses vertus de grand écrivain, Louis Veuillot les avait, disait-il, à sa commune vénération du pape et de la grammaire. Voilà de quoi nous aider à comprendre, sinon à supporter le triomphe actuel du galimatias."

Réquisitoire féroce. Excessif ? Je ne le crois pas, sauf à l'endroit du structuralisme, dont l'une ou l'autre variété mérite peut-être, pour le moment, quelque indulgence. Puisse-t-il, en tout cas, provoquer, parmi les instituteurs et les institutrices, le clergé, les religieux et les religieuses du Québec, une efficace réflexion !

## DOCUMENT

# Paroles de Paul VI à Bogota

*Durant les trois jours qu'il a passés à Bogota, en Colombie, soit du jeudi 22 au samedi 24 août, le pape Paul VI a prononcé de nombreuses allocutions. Trois sont d'une particulière importance et nous concernent de plus près: 1° l'allocution à la journée du développement; 2° le discours à l'inauguration de la Conférence du C.E.L.A.M. ou Comité épiscopal latino-américain; 3° le message aux travailleurs et aux paysans colombiens. Tous auraient intérêt et profit à lire ces allocutions qui touchent à des problèmes très actuels et universels. En voici quelques extraits pour amorcer cette lecture; ils proviennent du numéro spécial du 30 août que l'Observateur romano (édition française) a consacré au voyage et aux discours de Paul VI à Bogota, à l'occasion du Congrès eucharistique international.*

### Réformes et violence

Beaucoup, surtout parmi les jeunes, insistent sur la nécessité de changer d'urgence les structures sociales qui, selon eux, ne permettraient pas d'atteindre une effective condition de justice pour les individus et les communautés; et certains en concluent que le problème essentiel de l'Amérique latine ne peut être résolu que par la violence.

Nous reconnaissons loyalement que de telles théories et de telles pratiques trouvent souvent leur ultime motivation dans de nobles impulsions de justice et de solidarité, mais nous devons dire et réaffirmer que la violence n'est pas évangélique, n'est pas chrétienne; et que des changements brusques ou violents de structures seraient trompeurs, inefficaces par eux-mêmes et certainement non conformes à la dignité du peuple, laquelle réclame que les transformations nécessaires se réalisent du dedans, par le moyen d'une prise de conscience convenable, d'une adéquate préparation et de l'effective participation de tous, que l'ignorance et des conditions de vie parfois infra-humaines empêchent aujourd'hui d'assurer.

C'est pourquoi, à notre avis, la clé de voûte du problème fondamental de l'Amérique latine réside dans un double effort, simultané, harmonieux et réciproquement bénéfique: procéder certes à une réforme des structures sociales, mais à une réforme qui soit graduelle et assimilable par tous, et, en même temps, entreprendre au même rythme — nous dirions presque nécessairement — l'œuvre vaste et patiente tendant à favoriser l'élévation du "mode d'être homme" de la grande majorité des hommes qui vivent aujourd'hui en Amérique latine. Aider

chacun à prendre pleine conscience de sa propre dignité, à développer sa personnalité dans la communauté dont il est membre, à être sujet conscient de droits et de devoirs, à être librement un élément valable de progrès économique, civique, moral, dans la société à laquelle il appartient: telle est la grande entreprise prioritaire, sans l'accomplissement de laquelle tout changement brusque des structures sociales ne serait qu'un artifice vain, éphémère et périlleux.

Cette œuvre, vous le savez bien, se traduit concrètement en toute activité apte à favoriser la promotion intégrale de l'homme et son insertion active dans la communauté: alphabétisation, éducation de base, éducation permanente, formation professionnelle, formation de la conscience civique et politique, organisation méthodique des services matériels essentiels au développement normal de la vie individuelle et collective à l'époque moderne (*A la journée du développement*).

### Aux travailleurs

A vous maintenant, travailleurs, nous dirons quelle nous semble être la voie à suivre par votre charité, augmentée par la foi et par la communion au Christ, la voie qui conduit à la rencontre avec vos compagnons de labeur et d'espérance: cette voie, c'est l'union, l'association, conçue non pas comme simple structure administrative ou comme instrument d'assujettissement collectif aux mains du despotisme de quelques chefs échappant à tout contrôle, mais comme école de conscience sociale, comme profession de solidarité, de fraternité, de défense d'intérêts communs et d'engagement à de communs devoirs. Votre charité doit donc avoir pour elle la force: la force du nombre, la force du dynamisme social; non pas la force subversive de la révolution et de la violence, mais la force constructive d'un nouvel ordre plus humain, dans lequel vos légitimes aspirations soient satisfaites, et où chaque facteur économique et social vienne converger vers la justice du bien commun. Vous savez que dans votre effort pour créer cet ordre nouveau et meilleur, l'Eglise est, spécialement pour vous, les hommes du travail, "Mère et éducatrice" (*A la journée du développement*).

### La foi et les philosophies à la mode

La foi est le fondement, la racine, la source, la première raison d'être de l'Eglise, nous le savons bien. Et nous savons aussi combien elle est aujourd'hui menacée par les courants les plus subversifs de la pensée moderne. La défiance qui s'est répandue,

même dans les milieux catholiques, sur la validité des principes fondamentaux de la raison, autant dire de notre *philosophia perennis*, nous a désarmés devant les assauts, souvent radicaux et captieux, de certains penseurs à la mode; le vide laissé dans nos écoles philosophiques par l'abandon de la confiance dans les grands maîtres de la pensée chrétienne est souvent envahi par une acceptation, superficielle et quasi servile, de philosophies à la mode, souvent aussi simplistes qu'abstruses; et celles-ci ont ébranlé notre façon normale, humaine, sage, de penser la vérité; nous sommes tentés par l'historicisme, par le relativisme, par le subjectivisme, par le néo-positivisme; ceux-ci introduisent dans le domaine de la foi un esprit de critique subversive et une fausse persuasion: à savoir que, pour approcher et évangéliser les hommes de notre temps, nous devons renoncer au patrimoine doctrinal accumulé depuis des siècles par le magistère de l'Eglise, et que nous pouvons modeler — non pas tant par l'usage de plus de clarté dans l'expression que par altération du contenu dogmatique — un christianisme nouveau, sur la mesure de l'homme, et non sur la mesure de l'authentique parole de Dieu (*A la Conférence du CELAM*).

### La fonction des théologiens

Malheureusement certains théologiens, même chez nous, ne sont pas toujours sur la bonne voie. Nous avons grande estime et grand besoin de la fonction de bons et valeureux théologiens; ils peuvent être des chercheurs providentiels et exposer excellemment la foi, s'ils se maintiennent au rang d'intelligents disciples du magistère ecclésiastique, constitué par le Christ gardien et interprète, par la vertu de l'Esprit-Saint, de son message d'éternelle vérité. Mais aujourd'hui certains d'entre eux recourent à des expressions doctrinales ambiguës, d'autres s'arrogent la permission d'énoncer des opinions qui leur sont propres, et auxquelles ils confèrent l'autorité qu'ils contestent, plus ou moins ouvertement, à celui qui, de droit divin, possède ce charisme soigneusement gardé et formidable; ils vont jusqu'à admettre que chacun dans l'Eglise peut penser et croire ce qu'il veut, retombant ainsi dans le libre examen qui a brisé l'unité de cette même Eglise, et confondant la légitime liberté de la conscience morale avec la liberté de pensée, mal entendue et souvent aberrante faute de connaissance suffisante des vérités religieuses authentiques (*A la Conférence du CELAM*).

### Le devoir des évêques de parler

Sera bienvenu également tout exercice direct de la prédication ou de l'instruction, dont vous, les évêques, soit individuellement soit en groupes canoniquement constitués, voudrez faire bénéficier le Peuple de Dieu. Parlez, parlez, prêchez, écrivez, prenez position, comme on dit, dans l'harmonie des plans et des buts, pour la défense et l'illustration des vérités de la foi, sur l'actualité de l'Evangile, sur les questions qui intéressent la vie des fidèles et la défense des mœurs chrétiennes, sur les voies qui conduisent au dialogue avec les Frères séparés, sur les drames, tantôt grands et beaux, tantôt tristes et dangereux, de la civilisation contemporaine. La constitution pastorale du Concile *Gaudium et Spes* offre des enseigne-

ments et des stimulants de grande richesse et de haute valeur (*A la Conférence du CELAM*).

### Charité envers Dieu et charité envers le prochain

Nous sommes ici dans le domaine de la charité... Il nous semble opportun de rappeler à ce sujet deux points de doctrine. Le premier est la dépendance de la charité envers le prochain par rapport à la charité envers Dieu. Vous savez quel assaut subit de nos jours cette doctrine, si clairement et incontestablement dérivée de l'Evangile; on veut "séculariser" le christianisme, en laissant de côté sa référence essentielle à la vérité religieuse, à la communion surnaturelle avec l'ineffable et surabondante charité de Dieu envers les hommes et au devoir de l'homme d'y répondre et d'oser aimer Dieu et l'appeler Père, pour pouvoir ainsi appeler en vérité les hommes frères; on veut arriver ainsi à libérer le christianisme lui-même de "cette forme de névrose qu'est la religion" (Harvey Cox), à bannir toute préoccupation théologique, à donner au christianisme une nouvelle efficacité, toute pragmatique, la seule qui puisse en mesurer la vérité et le rendre acceptable et opérant dans la civilisation moderne profane et technologique (*A la Conférence du CELAM*).

### La doctrine sociale de l'Eglise

Nous arrivons ainsi à la troisième orientation que nous offrons à votre considération: l'orientation sociale... Rappelons-nous avant tout que l'Eglise, en ces dernières années de sa tâche séculaire d'animatrice de la civilisation, a élaboré une doctrine sociale, exposée dans de mémorables documents que nous ferons bien d'étudier et de divulguer... Les témoignages rendus par l'Eglise à la vérité sur le terrain social ne manquent pas: faisons en sorte qu'aux paroles répondent les faits. Nous ne sommes pas des techniciens; mais nous sommes des pasteurs, qui doivent promouvoir le bien de leurs fidèles et stimuler l'effort de renouvellement en acte dans les pays où s'exerce notre mission respective.

Notre premier devoir, en ce domaine, est d'affirmer les principes, d'observer et de signaler les besoins, de déclarer les valeurs prioritaires, d'appuyer les programmes sociaux et techniques vraiment utiles et portant l'empreinte de la justice dans leur effort vers un ordre nouveau et vers le bien commun, de former des prêtres et des laïcs à la connaissance des problèmes sociaux, d'orienter des laïcs bien préparés à la grande œuvre de leur solution: tout cela considéré dans la lumière chrétienne, qui nous montre l'homme à la première place et tous les autres biens subordonnés à sa promotion totale dans le temps et à son salut dans l'éternité (*A la Conférence du CELAM*).

### L'Eglise et les pauvres

Nous aurons nous aussi des devoirs à remplir... De toutes façons, l'Eglise aujourd'hui se trouve en présence de la vocation à la pauvreté du Christ... L'indigence de l'Eglise, dans la digne simplicité de ses formes, est une attestation de fidélité à l'Evangile; elle est la condition, parfois indispen-

sable, pour accréditer sa propre mission; elle est un exercice parfois surhumain de la liberté d'esprit, vis-à-vis des liens de la richesse, liberté qui donne à la mission de l'apôtre un supplément de force.

De force? Oui, car notre force est dans l'amour; l'égoïsme, le calcul administratif détaché du contexte des finalités religieuses et charitables, l'avarice, l'anxiété de posséder, considérée comme une fin en soi, le bien-être superflu: tout cela est obstacle à l'amour, c'est finalement une faiblesse, c'est une incapacité au don de soi, au sacrifice. Surmontons ces obstacles et laissons l'amour gouverner notre mission de réconfort et de rénovation... Les pauvres accueilleront volontiers la bonne nouvelle. Il faut espérer que les agents économiques et politiques, qui déjà entrevoient la voie juste, ne feront plus office de frein, mais de stimulant, à l'avant-garde (*A la Conférence du CELAM*).

### Ni haine ni violence

Si nous devons favoriser tout effort honnête pour promouvoir le renouveau et l'élévation des pauvres et de tous ceux qui vivent dans des conditions d'infériorité humaine et sociale, et si nous ne pouvons être solidaires de systèmes et structures qui couvrent et favorisent de graves et opprimantes inégalités entre les classes et les citoyens d'un même pays, sans mettre en acte un plan effectif pour remédier aux conditions insupportables d'infériorité dont souffre souvent la population moins favorisée, nous répétons une fois encore: ce n'est pas la haine, ce n'est pas la violence, qui font la force de notre charité. Parmi les diverses voies vers une juste régénération sociale, nous ne pouvons choisir ni celle du marxisme athée, ni celle de la révolte systématique, encore moins celle du sang ou de l'anarchie. Distinguons nos responsabilités de ceux qui font de la violence un noble idéal, un glorieux héroïsme, une complaisante théologie. Pour réparer les erreurs du passé et pour guérir les maux présents, ne commettons pas de nouvelles erreurs: elles seraient contre l'Evangile, contre l'esprit de l'Eglise, contre les intérêts eux-mêmes du peuple, contre l'heureux génie de l'heure présente, qui est celui de la justice en marche vers la fraternité et la paix (*A la Conférence du CELAM*).

### L'encyclique "Humanae Vitae"

Nous avons dû dire, dans notre récente Encyclique, une grave, une bonne parole en défense de l'honnêteté de l'amour et de la dignité du mariage. La grande majorité de l'Eglise l'a accueillie avec faveur et avec une confiante obéissance, non sans comprendre que la règle réaffirmée par nous comporte un sens moral vigoureux et un courageux esprit de sacrifice. Dieu bénira cette digne attitude chrétienne. Elle n'est pas une course aveugle à la surpopulation; elle ne diminue pas la responsabilité ni la liberté des époux, auxquels elle n'interdit pas une honnête et raisonnable limitation des naissances; elle n'empêche pas l'usage des moyens thérapeutiques légitimes ni le progrès de la recherche scientifique. Elle est une éducation éthique et spirituelle, cohérente et profonde; elle exclut l'usage de moyens qui profanent les rapports conjugaux et qui tendent à résoudre les grands problèmes de la population par de trop faciles expédients; elle est, au fond, une apologie de la vie, qui

# AGENCE DU LIVRE FRANÇAIS

## Éditions Anthropos :

Jacques CARTIER  
Voyages de découverte  
au Canada \$ 8.40

Adam SCHAFF  
Introduction à la sémantique 8.40

Karl MARX  
Fondements de la critique  
de l'économie politique  
(en 2 tomes) la série 25.20

N. BOUKHARINE  
L'économie mondiale  
et l'impérialisme 4.20

N. BOUKHARINE  
La théorie du  
matérialisme historique 5.60

D. RIAZANOV  
Marx et Engels 4.20

en collaboration  
En partant du "Capital" 5.60

en collaboration  
Contributions à la sociologie  
de la connaissance 5.60

Marcel POETE  
Introduction à l'urbanisme 7.00

Pierre NAVILLE  
Le nouveau léviathan  
— de l'aliénation  
à la jouissance — 8.40

Charles FOURIER  
Le nouveau monde amoureux 14.00



1249 ouest, rue Bernard — 271-6888

est le don de Dieu, la gloire de la famille, la force du peuple (*A la Conférence du CELAM*).

### Les pauvres, sacrement du Christ

Salut, salut à vous, "Campesinos" colombiens ! et salut à tous les travailleurs de la terre en Amérique latine !... Vous êtes un signe, vous êtes une image, vous êtes un mystère de la présence du Christ. Le sacrement de l'Eucharistie nous offre sa présence cachée, vivante et réelle; mais vous êtes aussi un sacrement, c'est-à-dire une image sacrée, du Seigneur parmi nous, vous êtes comme un reflet représentatif, mais non caché de son visage humain et divin... Toute la tradition de l'Eglise reconnaît dans les pauvres le sacrement du Christ: sacrement non pas identique, certes, à la réalité de l'Eucharistie, mais en parfaite correspondance analogique et mystique avec elle. Du reste Jésus lui-même nous l'a dit dans une page solennelle de son Evangile, où il proclame que tout homme qui souffre, tout affamé, tout malade, tout malheureux, qui conque a besoin de compassion et d'aide, c'est Lui: comme si Lui-même était ce malheureux selon la mystérieuse et puissante sociologie évangélique (cf. *Mt. 25, 35 sq.*), selon l'humanisme du Christ (*Aux travailleurs et aux paysans*).

### Un programme de réformes sociales

Que pouvons-nous faire pour vous, après avoir tant parlé en votre faveur ? Vous le savez: nous n'avons pas compétence directe dans les affaires temporelles, et nous n'avons pas davantage les moyens ni l'autorité pour intervenir pratiquement dans la question.

Toutefois nous vous disons ceci:

1. — Nous continuerons à défendre votre cause. Nous pouvons affirmer et réaffirmer les principes, d'où dépendent les solutions pratiques. Nous continuerons à proclamer votre dignité humaine et chrétienne. Votre existence est une valeur de premier ordre. Votre personne est sacrée. Votre appartenance à la famille humaine doit être reconnue sans discrimination sur le plan de la fraternité. Celle-ci, même si elle admet des rapports hiérarchiques et organiques dans le tissu social, doit être effectivement reconnue, soit dans le domaine économique, en ce qui concerne en particulier la juste rétribution, le logement convenable, l'instruction de base, l'assistance sanitaire, soit dans le domaine des droits civils et de la participation graduelle aux bénéfices et aux responsabilités de l'ordre social.

2. — De même nous continuerons à dénoncer les injustes inégalités économiques entre riches et pauvres, les abus autoritaires et administratifs à votre détriment et au détriment de la collectivité. Nous continuerons à encourager les résolutions et les programmes des autorités responsables et des organisations internationales, comme aussi des nations favorisées, en faveur des populations en voie de développement... Nous saisissons cette occasion pour exhorter tous les gouvernements de l'Amérique latine, et

aussi ceux d'autres continents, et tous ceux qui appartiennent aux catégories dirigeantes et possédantes: qu'ils continuent à affronter avec de larges et courageuses perspectives les réformes nécessaires pour un plus juste et plus efficace ordre social; que soient avantagées progressivement les classes aujourd'hui moins favorisées; et qu'avec plus d'équité on fasse supporter les charges fiscales par les classes les plus riches...; ou encore par les catégories de personnes qui, sans grande ou sans aucune fatigue effective, réalisent d'immenses revenus ou des rétributions considérables.

3. — Nous continuerons de même à plaider la cause des pays qui ont besoin de secours fraternels de la part des pays doués de richesses plus grandes et parfois mal employées, afin d'obtenir de ceux-ci qu'ils se montrent généreux, qu'ils ne blessent pas la dignité ni la liberté des peuples secourus, et qu'ils ouvrent au commerce des voies plus faciles en faveur des nations qui ne se suffisent pas encore à elles-mêmes économiquement. Pour notre part, nous soutiendrons, autant que nous le pourrons, cet effort pour donner à la richesse son but premier de service de l'homme, non seulement à l'échelon privé et local, mais aussi sur une échelle plus large et internationale, de façon à ce qu'il soit mis un frein à la facile utilisation des richesses pour d'égoïstes jouissances et à leur emploi en dépenses de luxe ou en excessifs et dangereux armements.

4. — Et nous chercherons nous-mêmes, dans la mesure de nos possibilités économiques, à donner l'exemple, à raviver toujours davantage dans l'Eglise ses meilleures traditions de désintéressement, de générosité, de service, en faisant toujours plus appel à l'esprit de pauvreté que le divin Maître nous a enseigné, et que le Concile œcuménique nous a rappelé avec autorité (cf. *Lumen gentium*, n. 8; *Gaudium et Spes*, n. 88).

5. — ... Permettez que, tout en nous employant de toutes manières pour alléger vos peines et vous procurer un pain plus abondant et plus facile, nous vous rappelions que "l'homme ne vit pas seulement de pain" (*Mt. 4, 4*) et que tous nous avons besoin d'un autre pain, celui de l'âme, c'est-à-dire celui de la religion, celui de la foi, celui de la Parole et de la Grâce divines; et permettez qu'en outre nous vous disions que vos humbles conditions sont plus propres que d'autres pour le royaume des cieux, c'est-à-dire pour les biens suprêmes et éternels de la vie, si elles sont supportées avec la patience et avec l'espérance du Christ.

Permettez enfin que nous vous exhortions à ne pas mettre votre confiance dans la violence et dans la révolution; c'est contraire à l'esprit chrétien, et cela peut aussi retarder, et non favoriser, l'élévation sociale à laquelle vous aspirez à bon droit. Efforcez-vous plutôt de seconder les initiatives en faveur de votre instruction, celle par exemple de l'*Acción Cultural Popular*; tâchez d'être unis, de vous organiser sous le nom chrétien, et de vous rendre capables de moderniser les méthodes de votre travail rural; aimez vos champs, et ayez de l'estime pour la fonction humaine, économique et civile que vous exercez, celle de travailleurs de la terre (*Aux travailleurs et aux paysans*).

# Les livres

## Théologie

Jean DANIELOU, S.J.: **Les Evangiles de l'Enfance**. — Paris (27, rue Jacob), Editions du Seuil, 1967, 142 pages. 18.5 cm.

PRÉCIEUX PETIT LIVRE dans lequel l'A. examine les principales objections faites contre la valeur historique de cette partie de l'Evangile qui traite de l'enfance du Christ. Sur sept points précis: la généalogie de Jésus, l'annonce à Marie, les rapports entre Jésus et Joseph, la naissance de Jésus, l'adoration des mages, la présentation au Temple, Jésus et les docteurs, l'A. passe en revue les diverses difficultés et y répond avec franchise et clarté. "Alors que trop d'exégètes, écrit-il, verraient volontiers dans les évangiles de l'enfance des mythes auxquels on aurait donné une présentation historique, notre étude nous amène au résultat contraire." Il en vient à cette conclusion en démontrant que ces évangiles reposent sur le récit des témoins oculaires, qui sont ici la famille de Jésus.

Richard ARÈS.

Jean ROCHE, S.J.: **Eglise et Liberté religieuse**. Coll. "Questions actuelles". — Tournai (Montréal, 308 est, rue Sherbrooke), Casterman, 1966, 187 pp., 21 cm.

UN PRAGMATISME de bon aloi, inspiré par les fluctuations de l'histoire, dont l'A. a consulté avec patience et recueilli en abondance les documents, donne le ton à son ouvrage. Il compare, au cours des âges, les attitudes des hommes, croyants ou non, par rapport au fait et au droit de la pensée et de l'activité religieuses dans la société. Il montre que l'Evangile dirige le plus souvent l'évolution des idées et des conduites, chez les gouvernants et les gouvernés de l'Eglise et de l'Etat, même chez certains persécuteurs, comme les révolutionnaires de 1789. Partisan décidé de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, de la démocratie et du suffrage universel, il cherche à concilier l'autorité morale de la majorité avec le souci du bien commun. Comment y réussir? A quoi sert d'ajouter que le principe de l'autorité politique réside en Dieu si l'on professe qu'elle a son origine dans le peuple s'autodéterminant par les choix de la majorité? Car, d'une part, des représentants du peuple se déclarent athées, ce qui n'empêche pas la religion d'appartenir à la nature même du bien commun temporel; d'autre part, la notion de majorité baigne dans l'équivoque, vu le poids déterminant (avoue l'A.) de la pression qu'une minorité remuante a le moyen d'exercer au détriment du bien réel, surtout moral, de la communauté. L'A. s'en tire en affirmant que, si la majorité ne doit pas forcer la minorité à poser des gestes contraires à sa croyance, il ne convient pas davantage de contraindre la majorité à s'abstenir de gestes religieux uniquement pour ne pas déplaire à la minorité. Affirmation juste, mais insuffisante: le pouvoir tyrannique dont la commission Parent et notre ministère de l'Education dotent la minorité "neutre" du Québec, lorsqu'il s'agit de l'enseignement et de la pratique de la religion à l'école, le prouve tristement. Le dernier chapitre et la conclusion de l'ouvrage résument parfaitement la pensée de l'A. et dissipe les ambi-

guités qui agacent dans le corps du livre. Je déplore que l'A. s'abandonne à des tics d'expression, presque tous incorrects, et au sabotage de la ponctuation. Mais son essai stimule et oriente la réflexion en une matière d'une permanente actualité.

Joseph D'ANJOU.

John A. T. ROBINSON: **Le Corps. Etude sur la théologie de saint Paul**. — Traduit de l'anglais par P. de Saint-Seine, S. J. Préface du P. Jacques Guillet, S. J. Coll. "Parole et tradition". — Montréal (2585, rue Letourneux), Editions du Chalet, 1966, 144 pp., 22 cm.

SUR L'OPUSCULE de l'A., sa valeur positive, ses imperfections, la préface du P. Guillet apporte le jugement désirable. Connue, trop et mal sans doute, par *Honest to God*, ouvrage d'une douzaine d'années postérieur à *The Body*, l'A. se révèle ici un maître du grec biblique et un interprète pénétrant de la théologie paulinienne. L'Eglise, corps du Christ, sauveur par sa mort et sa résurrection, voilà le mystère confié à la prédication de l'Apôtre. Mais que signifie le corps? L'A. pense que, pour le savoir, on doit consulter les sources hébraïques où puise l'Apôtre. Il a raison, moyennant des nuances qui font défaut dans son opuscule. S'il montre bien, sous forme de thèse clairement ordonnée en trois parties (le corps de la chair, le corps de la croix, le corps de la résurrection), le sens que saint Paul donne à la chair et au corps, à l'âme et à l'esprit, il majore l'union "physique" de l'Eglise-corps au Christ-chef, de manière à dissoudre presque "l'individualité du corps ressuscité". D'autres points relevés aussi par le P. Guillet exigent rectification. Mais aux théologiens formés ou en formation, ils sautent aux yeux (pp. 53, 77, 85-91, 99, 103, 124, 128). L'ouvrage offre cependant un spécimen du sérieux avec lequel se poursuit, chez nos frères protestants, la recherche théologique et laisse entrevoir les chances de rencontre entre eux et nous.

Joseph D'ANJOU.

Placide GABOURY, S.J.: **Devenir religieux**. Coll. "Essais pour notre temps", 2. — Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1967, 115 pp., 21.5 cm.

QUAND ON SONGE à médiocrité de tant d'écrits consacrés à la spiritualité, c'est une véritable consolation que la lecture du présent essai, rempli de ferveur et d'intelligence. L'A. s'adresse avant tout aux membres des communautés religieuses. Mais comme il insiste sur le fait que les corps religieux se situent à l'intérieur de l'Eglise et ne constituent pas — est-ce Sartre qui parle? — "des églises en soi et pour soi" (14), tout chrétien soucieux de réfléchir sur sa foi se retrouvera ici dans une terre familière.

C'est au plan spirituel le plus pur que se situe la réflexion que poursuit l'A. sur des thèmes fondamentaux. On ne peut hésiter un seul instant à souligner la profondeur de cette réflexion. Si je ne m'abuse, le propos de l'A., ce n'est pas d'abord d'offrir des solutions concrètes aux problèmes que peuvent rencontrer les religieux du Canada

français, mais bien de dégager ce qui fait l'essentiel de toute vie religieuse. Plutôt que des lignes précises, c'est un climat qui émerge du livre. Et ce climat, c'est celui de l'intériorité, de la liberté, de la lumière, de la transparence, de l'ouverture à l'Absolu et aux autres. Sous des allures de tolérance, l'A. ramène en vérité aux exigences les plus impérieuses. Ces exigences, les religieux ne peuvent les esquiver, car, comme l'écrit l'A., s'ils ne sont pas de véritables signes du Royaume, ils deviennent un "contre-témoignage".

L'A., déjà par le titre de son livre, mais surtout par le traitement des thèmes qu'il aborde, rappelle à certains égards le nom d'un grand spirituel, si jamais il en fut un, Soeren Kierkegaard. Ce dernier, comme on le sait, a dénoncé le dogmatisme hégélien et le formalisme des institutions ecclésiastiques de son époque, au nom des valeurs de la personne et du "devenir religieux". Au nom de ces mêmes valeurs, Placide Gaboury, lui aussi, en plusieurs pages de son brillant essai, arrache les masques du dogmatisme et fustige le formatisme. A l'A. de *Devenir religieux*, je ferai les mêmes reproches que l'on faisait jadis à l'A. de *Crainte et tremblement*. Il sera en bonne compagnie! Le premier, c'est que voulant critiquer le dogmatisme, il ne lui déplaît pas d'emboucher à l'occasion la trompette sacrée et de verser ainsi dans les excès qu'il dénonce. A vrai dire, le dogmatisme hante comme son mauvais esprit toute critique radicale, a fortiori la critique du dogmatisme lui-même. En second lieu, j'aimerais que l'A. gratifie d'un bémol le soupçon qu'il semble nourrir tout au long de son livre à l'égard des institutions visibles. S'il n'est que trop vrai que bien des institutions paralysent le "devenir religieux", il en est d'autres, par contre, qui viennent assurer ce "devenir" et sans lesquelles, pour parler un langage hégélien, on retombe dans la nuit "où toutes les vaches sont noires".

René CHAMPAGNE.

Collèges des Jésuites, Québec.

A.-M. BESNARD, O.P.: **Ces chrétiens que nous devenons. Vrai et faux départ dans la vie spirituelle**. Coll. "L'Evangile au XX<sup>e</sup> Siècle". — Paris (29, boulevard Latour-Maubourg), Editions du Cerf, 1967, 160 pp., 17.5 cm.

CE PETIT LIVRE, de très modeste apparence, se recommande par sa richesse doctrinale ainsi que par le bon sens et l'esprit de foi de son auteur. Pour ce dernier, l'homme d'aujourd'hui aspire à une vie spirituelle, mais ne sait plus où trouver la bonne route. Il recherche une spiritualité "dans la vie", une spiritualité préoccupée du "monde" et qui lui procure une authentique expérience spirituelle. Le christianisme, vraiment compris et vécu, offre cette spiritualité. Il ne s'agit pas d'un ingrédient spécial, qu'il suffit de rajouter à la vie: "La spiritualité est tout autre chose: c'est avant tout la capacité de vivre sa vie de baptisé pour ce qu'elle est vraiment: une vie dont le Christ a pris possession et que son Esprit anime" (p. 74). Les chrétiens ne peuvent ni ne doivent se laisser séduire par les gnoses de toutes sortes qui pullulent

aujourd'hui, car ils ont une aventure irréductible à vivre: "C'est d'être interpellés par Dieu à travers le Christ Jésus." Aussi, "la première et la plus grave responsabilité de notre vie spirituelle, c'est de rester vulnérable à cette interprétation, de ne pas en noyer la voix dans la rumeur de l'existence, de la conserver comme une chose plus précieuse que les choses les plus précieuses". (pp. 124-125).

Dans un monde qui spirituellement s'appauvrit, ces pages sont un véritable enrichissement.

Richard ARÈS.

## Philosophie

Carlos Alberto SIRI: *La Preeminencia de la Civitas y la insuficiencia de la Polis.* — San Salvador, Ministerio de Educacion, 1967, 214 pp., 21 cm.

L'AUTEUR appelle son essai de 214 pages une synthèse ontologique. Il étudie la nature de la société qu'il distingue de la communauté, comme il distinguera la *civitas* de la *polis*. Il a étudié et médité Thalès, Héraclite, Pythagore, Aristote, saint Thomas, à peu près tous ceux qui ont écrit sur la société. Sa pensée se précise avec Dante, Vitoria, Taparelli. Parmi les modernes, il a surtout vu J. Messner, Ferdinand Tönnies, Arthur Fr. Utz. La communauté, appelée à devenir *civitas*, a pour base l'égalité essentielle commune à tous les hommes; celle-ci entraîne l'intercommunication volontaire des biens déjà possédés, pour promouvoir directement le bien des parties comme condition indispensable du bien commun. La *société*, elle, se base sur l'inégalité existentielle des individus. De là jaillit la coopération dirigée pour obtenir ou réaliser les biens non encore possédés, indispensables pour le bien de l'ordre social, condition *sine qua non* du bien des parties. La *civitas*, avec sa destinée supra-sociale et supra temporelle, tend au bien commun absolu de toute l'humanité, la *civitas maxima* de Vitoria. La *polis*, par contre, est supra-individuelle et transitoire; elle existe pour obtenir ou réaliser graduellement le bien relatif de la société.

La pensée de l'auteur est profonde, ample, lumineuse. On gagne à lire lentement ce beau livre où on trouvera d'intéressantes réflexions sur les multiples aspects de la vie communautaire et sociale. S'il a écrit un livre savant et fortement pensé, l'auteur semble avoir été surtout guidé par un dessein pratique. Dès les premières pages, on voit qu'il est terriblement préoccupé par la misère sociale des masses ibéro-américaines qu'il connaît peut-être mieux que personne. Régler ces problèmes par une action politique lui paraît insuffisant, mais il était difficile pour un diplomate de le dire aussi brutalement. Il parle d'une action en même temps civique et sociale, et il explique avec une clarté suffisante, surtout pour les lecteurs avertis, ce qu'il veut dire par là. Il a mûri sa pensée durant de longues années de silence, et nous la livre aujourd'hui avec autant de fermeté que de prudence.

Il ne cite pas beaucoup de documents conciliaires. *Gaudium et spes* et *Gravissimum educationis* auraient pu ajouter à son exposé, mais on comprend les raisons de sa réserve. Il trouve aussi que la Chrétienté paraît comme une *polis* plus que comme une *civitas* et soulève un problème au sujet de l'obéissance que j'aimerais discuter avec lui. J'aime son appel aux chrétiens à devenir les artisans les plus vigoureux de la *civitas* terrestre, ici-même, dans ce monde, en ten-

dant leurs mains vers le ciel et vers tous les hommes. Tout ceci est beau, émouvant et rempli d'espoir.

Joseph LEDIT.

Roger VERNEAUX: *Le vocabulaire de Kant. Doctrines et méthodes.* — Paris, Aubier-Montaigne, 1967, 201 pp., 16 cm.

M. VERNEAUX a eu l'excellente idée de nous donner une introduction à Kant à partir de son vocabulaire. Plus particulièrement à partir des termes les plus courants et les plus fondamentaux de l'œuvre de Kant. Cette manière de procéder nous paraît à la fois relativement simple, honnête et pratique. A quoi bon, en effet, traiter d'un auteur si on ne connaît pas le sens ou les sens précis des mots qu'il emploie? Ce que M. Verneaux fait pour Kant d'autres devraient le faire pour bien des auteurs classiques ou contemporains. C'est un genre de travail auquel en tout cas on devrait initier et entraîner les étudiants en philosophie. Pour ce qui est du *Vocabulaire de Kant*, il importe de préciser qu'il s'agit du premier travail de ce genre en français alors qu'il existe en allemand au moins cinq vocabulaires kantien. M. Verneaux n'a pourtant pas voulu nous donner un lexique alphabétique. Les termes dont il fait l'analyse sont groupés selon que le requièrent leurs sens, souvent corrélatifs, et la logique interne du système. Cependant un index analytique et alphabétique, placé tout au début du volume, contient les noms et les mots dont il est question dans le corps même de l'ouvrage. Ces termes sont ceux surtout de la *Critique de la Raison pure*. De sorte que le contenu de cet ouvrage est tout autre que ce promet le titre. Il eût été préférable de l'intituler, comme l'auteur lui-même l'avait projeté, *Les Idées directrices du kantisme* ou *Les Mots clés du kantisme*. Il y manque, tel qu'il est, de nombreux termes importants de la *Critique de la Raison pure* elle-même: personne, substance, aperception, faculté, pensée, représentation, connaissance, moi, sujet, ... Le titre de cet ouvrage est donc fallacieux, l'ouvrage lui-même pouvant être fort utile.

Jean RACETTE.

Faculté de philosophie,  
C.E.U., Trois-Rivières.

## Histoire religieuse

Jean de FABRÈGUES: *Christianisme et civilisations.* Coll. "Christianisme de tous les temps". — Paris (15, rue Cassette), Editions de Gigord, 1967, 506 pp. 20 cm.

CET OUVRAGE s'attaque à des questions immenses, telles que: qu'est-ce qu'une civilisation? Quels sont les rapports entre la civilisation et la culture? Y a-t-il une civilisation chrétienne? Quels sont les éléments constitutifs de la civilisation occidentale? Comment s'est développée l'histoire de la civilisation occidentale? Quels sont les apports du christianisme à cette civilisation? Les civilisations peuvent-elles être comparées entre elles? Etc. A la fois bien documenté et de lecture facile, ce volume donne une bonne vue d'ensemble des rapports entre le christianisme et la civilisation occidentale: "L'histoire de l'Occident, écrit l'A., montre à livre ouvert comment le christianisme, ayant enseigné aux hommes l'éminente dignité d'une vie humaine qui a son sens dans un rapport de ce monde à "l'autre", leur offre un système de valeurs qui permet la construction sociale. L'histoire des quatre derniers siècles témoigne de ce que cette cons-

truction s'écroule ou devient tyrannique quand ces valeurs ont perdu leur signification dans l'esprit des hommes. Le rapport des civilisations et des valeurs n'est pas celui de la neutralité. Quand l'homme n'est plus protégé dans son essence par la grande présence de Dieu qui l'a créé à Son image et l'appelle à Son amour, les valeurs, la vie sociale, le droit, la personne et l'amour même perdent le sens de leur *nature*. L'action sur le monde est la seule fin et la seule loi. L'histoire n'est plus qu'histoire de la puissance — et devient histoire de l'impuissance" (pp. 279-280).

Ouvrage sérieux qui fait réfléchir sur le rôle qu'a joué et qui joue encore le christianisme à l'égard des civilisations.

Richard ARÈS.

Walbert BUELMANN: *Afrique.* Coll. "Visages de l'Eglise". — Tournai, Desclée, 1967, 328 pp., 21 cm.

"C'EST UNE GAGEURE de vouloir écrire aujourd'hui un livre sur l'Eglise en Afrique. On ne sait comment faire le point. Notre temps tient à la fois de l'intermédiaire et du transitoire; il s'insère entre ce qui 'n'est plus' et ce qui 'n'est pas encore'. On est arrivé au terme des réalisations grandioses de l'époque missionnaire, et on entrevoit les tâches d'une ère nouvelle. Le sentiment même de ces tâches à accomplir nous oppresse." Ces lignes de l'avant-propos contiennent déjà une indication du contenu de l'ouvrage, et bien davantage: elles sont une garantie de la franchise de l'A., un signe du respect et de la sympathie avec lesquels il aborde les problèmes de l'Afrique d'aujourd'hui.

L'A. est un Capucin suisse, professeur de missiologie depuis 1954, qui se penche depuis longtemps sur ces questions de l'adaptation de l'Eglise en terre africaine. Fruit d'un séjour prolongé en Afrique, en 1962, son livre présente la synthèse de ses rencontres, de ses observations, de ses réflexions de connaisseur... Nous avons là une vue panoramique de l'histoire et de la situation de l'Eglise en Afrique Noire, une fresque d'une rare qualité. Chaque page de ce livre est une invitation à la nuance, à la compréhension, à l'objectivité, à la prudence, à une participation plus grande et plus judicieuse à la vie même de l'Eglise dans les jeunes états africains. Tous les chrétiens cultivés devraient en faire leurs délices et leur profit. Pour les missionnaires de demain, pas de meilleure initiation aux situations et aux responsabilités qui seront leurs. Ils y découvriraient sûrement les "signes de temps" et n'en répondront que mieux aux inspirations de l'Esprit comme aux aspirations de leurs frères d'Afrique.

Centre d'Etude et  
de Coopération Internationale,  
1961 est, rue Rachel,  
Montréal 34.

Jean BOUCHARD.

Jean GUITTON: *Les Davidées.* Histoire d'un mouvement d'apostolat laïc, 1916-1966. — Collection "Le monde et l'esprit." — Paris, Tournai, Casterman, 1967, 144 pp., 20 cm.

L'ESPRIT souffle où il veut. C'est ce que L. démontre Jean Guitton en racontant l'histoire des Davidées; ces institutrices catholiques, au service, il y a 50 ans, de l'enseignement d'Etat français, savaient respecter leurs engagements dans la légalité et en même

temps vivre une vie chrétienne intense qui rejaillissait en apostolat indirect dans leur profession. L'A. a raison d'y voir une formule d'avenir pour l'apostolat laïc, au moins dans certains milieux. Le livre est construit assez librement, avec ce charme de la conversation propre à Jean Guilton; un premier chapitre raconte comment l'A. est venu en contact avec ce courant si vivant; puis, un témoin retrace l'histoire des origines: leur feu-veur, leur climat d'amitié, leur élan intellectuel et spirituel. Dans un troisième chapitre, Emmanuel Mounier (article reproduit de la Vie spirituelle où il parut autour des années 30) expose, en une remarquable synthèse, la démarche fondamentale des Davidées et leur mentalité. Guilton, à la lumière du Concile, tire les leçons de cette expérience. Une telle aventure intéressera des lecteurs canadiens, sans nous faire oublier que la situation, au Canada français, est toute différente. Nous avons besoin, dans l'enjeu actuel, de maîtres et maîtresses d'une haute teneur intellectuelle et spirituelle. L'exemple des Davidées, dans son esprit sinon dans sa formule, peut ouvrir une voie.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

André BLANCHET: *Histoire d'une mise à l'Index. La "Sainte Chantal" de l'abbé Bremond*. Coll. "Études bremondiniennes". — Paris, Aubier, Editions Montaigne, 1967, 294 pages. 20 cm.

AU LECTEUR trop jeune pour avoir connu ce que fut la crise du modernisme en France, ces pages paraîtront raconter une histoire invraisemblable. Pour avoir écrit une vie de sainte Chantal, l'abbé Henri Bremond se trouve pris dans un réseau de soupçons, d'intrigues et de dénonciations à Rome, qui aboutiront à la mise à l'Index de cet ouvrage. Durant dix ans, il essaiera vainement de faire lever cette condamnation, puis finira par en prendre son parti. Pour aborder un tel sujet, il fallait au P. Blanchet du courage, voire de la hardiesse; mais nous sommes après Vatican II et le Saint-Office est devenu la Congrégation "Pour la doctrine de la foi". D'ailleurs, le cardinal Ottaviani lui-même affirme que "la procédure est désormais changée", qu'a été aboli le "caractère inquisitorial et répressif" et que "l'accusé a de plus grandes facilités de se défendre, d'exposer son point de vue et de discuter" (p. 269). En conclusion, l'A. nous dit pourquoi il a écrit ce livre et soulevé le cas Bremond: "Nous n'avons évoqué le cas de *Sainte Chantal* que parce qu'il est représentatif de beaucoup d'autres. Combien de bons serviteurs de l'Eglise ont souffert comme Bremond dans un silence contraint! Constatons-le avec soulagement: ce sont précisément ces abus qui sont aujourd'hui reconnus et corrigés. Si nous avons pu en parler sereinement, c'est qu'ils appartiennent à l'histoire" (p. 280).

Richard ARÈS.

Georges GORRÉE et Germain CHAUVEL: *"D'autres récolteront..." Foucauld, Peyriguère, moines missionnaires*. Coll. "Esprit et mission". — Tours, Mame, 1965, 210 pp., 21.5 cm.

LE PROCÉDÉ qui consiste à fusionner deux études biographiques dans un même ouvrage peut se justifier ici. D'ailleurs, la grandeur humaine et surnaturelle des deux "moines missionnaires" d'Afrique, l'intérêt qu'offrent leur vie, leur œuvre et la discus-

sion de leur pensée entraînent le lecteur à négliger ses goûts. Semblables à la fois et différents par leur itinéraire historique et spirituel, par leurs idées, leur rayonnement, Foucauld et Peyriguère imposent avec force à notre attention le sens du mystère de Nazareth et la nécessité d'unir en toute vie chrétienne la prière et l'action. Vivre le Christ plutôt que le parler (p. 180), tel fut l'idéal des deux moines, dont le silence contemplatif, aux heures de la nuit, déborda en œuvres de miséricorde, en conversations et en lettres de direction. Littérature et cinéma ont fait connaître Foucauld plus que Peyriguère. En les joignant dans un même éloge, les AA. suggèrent que le second, mort récemment (26 avril 1959), doit à juste titre passer pour l'émule du premier, victime, le 1er décembre 1916, d'un misérable assassinat.

Joseph D'ANJOU.

## Canadiana

Solange CHAPUT-ROLLAND: *Regards 1967 — Québec année zéro*. — Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 200 pp., 20 cm.

SUR UN TON à la fois simple, sincère et sympathique, S. C.-R. nous fait part de ses réactions aux divers événements de la vie québécoise, canadienne et internationale qui ont marqué 1967. Mises à part quelques brèves réflexions d'allure féministe, ces pages sont avant tout des commentaires d'ordre politique et reflètent plus précisément les attitudes de l'auteur face à la crise canadienne.

S. C.-R. s'y révèle comme une femme qui a perdu la foi au Canada tel qu'il existe présentement. Elle n'a pas pour autant donné son adhésion aux dogmes indépendantistes. Bien au contraire car elle ira jusqu'à démissionner de la Commission des États-Généraux dont les assises de l'automne 1967 ont manifesté les tendances très voisines. Pour l'instant, elle s'agrippe laborieusement à l'idée qu'il est encore possible d'édifier un Canada réunissant deux États associés. Dans son ardeur à inventer ce Canada à deux, elle n'hésite pas à écrire: "Le Canada sera à deux âmes, à deux têtes, à deux cœurs, à deux volontés, ou il ne sera pas" (p. 195). Étrange pays à la vérité et qui doit laisser même l'auteur perplexe.

Pourquoi *Québec année zéro*? Parce que "1967 fut une année cruciale pour les Québécois; les plus lucides d'entre eux savent que nous sommes au point zéro d'une politique qui se définira sur l'*Egalité* ou sur l'*Indépendance*" (p. 185).

Fernand POTVIN.

Jacques HENRIPIN: *Tendances et facteurs de la fécondité au Canada*. — Ottawa, Bureau fédéral de la Statistique, 1968, 23 cm., 426 pp.

CET OUVRAGE fait partie d'une série de monographies tirées du recensement de 1961. Il est d'une grande richesse et devrait vite s'imposer à l'attention de tous ceux qui ont à parler de cette importante et très actuelle question de la fécondité. Ils y trouveront des statistiques ordonnées et commentées indiquant, par exemple, les variations de la fécondité suivant: 1) l'habitat (ville ou campagne), 2) l'âge au mariage et la durée du mariage, 3) le pays de naissance, l'origine ethnique, la langue maternelle et la religion, 4) la profession du mari, 5) l'instruction, 6) le revenu, 7) le travail

de la femme, etc. Sur tous ces points, il se dit et s'écrit tant de choses ne concordant pas avec les faits réels qu'il faut remercier l'A. de nous fournir enfin une base scientifique sur laquelle on peut s'appuyer avec certitude. En conclusion, l'A. écrit: "Il semble donc que, de tous les facteurs dont on a essayé de mesurer l'influence propre, c'est l'habitat qui entraîne les plus fortes variations de fécondité: le fait de vivre sur une ferme entraînerait une hausse de fécondité de 58% par rapport au niveau de la fécondité des régions métropolitaines. L'instruction de la femme vient en second lieu... L'adhésion au protestantisme ou au catholicisme entraîne également une différence de fécondité importante: 32%... Notons enfin la faible influence qu'exerce la langue maternelle: la langue française ne semble pas être associée à une fécondité beaucoup plus grande que la langue anglaise..."

Un ouvrage de base, auquel il faudra constamment revenir.

Richard ARÈS.

EN COLLABORATION: *Esquisses du Canada français*. — Québec (L'Association canadienne des Educateurs de langue française) et Montréal (Editions Fides), 1967, 454 pp., 23 cm.

OUVRAGE COLLECTIF entrepris à l'occasion du centenaire de la Confédération canadienne. C'est, sans contredit, ce qu'on a publié de plus complet sur les différents aspects de la vie au Canada français: éducation, lettres, arts, sciences, vie économique, vie politique, familiale, sociale, religieuse, etc. Dans chaque secteur, les auteurs ont insisté pour étendre leur enquête à tout le Canada français, et donc pour déborder les cadres de la province de Québec. Le résultat est une bonne vue d'ensemble de tout ce qui se fait et vit en français dans les dix provinces canadiennes. En conclusion, M. Roland Vinette, organisateur du projet, écrit: "L'histoire et la situation actuelle du Canada révèlent que la présence d'une forte proportion de francophones a été, pour le pays tout entier, un facteur d'originalité et de richesse. Il est évidemment difficile d'imaginer ce que serait le Canada d'aujourd'hui sans la présence française. Ce qui est indiscutable, c'est qu'il ne serait pas ce qu'il est. La nation canadienne-française est donc essentielle à l'identité du Canada, dans la ligne de son évolution réelle."

Un excellent inventaire du Canada français en tant que "facteur d'originalité et de richesse" pour tout le Canada.

Richard ARÈS.

Richard J. JOY: *Languages in Conflict. The Canadian Experience*. — Ottawa (P.O. 2402, Station D), Published by the Author, 1967, 146 pages.

ANALYSE de la situation des langues anglaise et française au Canada à l'aide des statistiques fournies par les recensements fédéraux. Ceux qui s'intéressent au développement du français au Québec ainsi qu'à la survie des minorités françaises dans les autres provinces devraient lire attentivement ces pages des plus instructives et riches d'aperçus nouveaux. Parmi les constatations intéressantes de l'auteur, je signale les suivantes: 1° les chances de survie des Canadiens français se limitent au territoire compris entre Moncton et Sault-Ste-Marie; 2° les changements technologiques et sociolo-

giques du dernier demi-siècle accélèrent le rythme d'assimilation des minorités: les résistances passées ne peuvent plus servir d'exemple; 3° en dehors des limites du territoire Moncton-Sault-Ste-Marie, la jeune génération est déjà perdue pour les français; 4° par suite de la baisse constante de la natalité chez les Canadiens français, "La Revanche des Berceaux" n'est plus qu'un rêve et une utopie; 5° "The historical evidence presented indicates that two languages of unequal strength cannot coexist in intimate contact and that the weaker must, inevitably, disappear" (p. 135). En conséquence, l'A. prévoit que le Canada se divisera de plus en plus en deux groupes linguistiques nettement tranchés: le français dominera au Québec, l'anglais partout ailleurs. Il demande même aux politiciens et aux journalistes de commencer à préparer le public à l'inévitable, c'est-à-dire à la disparition des minorités: "Our politicians and editors should commence now to prepare the public for the inevitable by showing that the disappearance of linguistic minorities is a natural phenomenon, rather than the consequence of some "genocidal" plot. If the public is not so prepared, then the psychological shock when the minorities do disappear could be far more harmful to Canadian unity than will be the actual disappearance" (p. 136).

La Commission Laurendeau-Dunton, heureusement, s'est montrée jusqu'ici moins pessimiste.

Richard ARÈS.

Jules-Bernard GINGRAS: **Éducation à l'américaine**. — Montréal, Éditions de l'Action Nationale, 1968, 96 pp., 16 cm.

L'AUTEUR est canadien-français, doyen de la Faculté de Psychologie de l'Université St Leo, Floride. Par ses fonctions universitaires, il a pu apprécier les résultats de l'éducation donnée aux États-Unis. D'autre part, il est demeuré en contact suivi avec la vie québécoise. Il nous fait part en cet opuscule, de ses réflexions sur les grandes structures de l'école américaine que nous sommes en train, à la suite du Rapport Parent, d'introduire chez nous: la non-confessionna-

lité, la coéducation, la polyvalence. Le portrait qu'il trace de cette "Éducation à l'américaine" n'est ni flatteur ni encourageant. Mais est-il vrai? Il est difficile de contester les témoignages et les faits qu'il apporte. Notre expérience, au reste, en bien des points lui donne raison; on ose le dire de plus en plus. Parents, éducateurs, commissaires d'école, journalistes auront profité à lire ces pages pour discerner les erreurs d'orientation très graves dont nous sommes menacés, pour ne pas dire plus.

Georges ROBAILLE.

Charles TARDIEU-DEHOUS: **Cabanons**. — Montréal, les Éditions de l'Albatros, 1967, 173 pp., 20,5 cm.

HÀÏTIEN, né à Port-au-Prince le 29 juin 1947, Charles Tardieu-Dehoux émigra au Québec en octobre 1963, afin d'y poursuivre ses études. Pour publier ses poèmes, cris de jeunesse, il a dû, nous assure-t-on, lutter contre sa famille. Tout cela le rendra fort sympathique à plus d'un. *Cabanons* renferme de bons poèmes: entre autres, ceux que nourrissent l'espérance ou l'amour (v.g. "Fin d'un amour"); ceux, également, ou s'exprime une certaine nostalgie, que ce soit de l'enfance ou du pays perdu (v.g. "Contraste. Pourquoi"). Pourtant, même dans ces poèmes, perce une certaine incapacité à faire entendre constamment une voix robuste et pleine. Ici et là se rencontrent des strophes superficielles, des vers naïfs ("Hélas, l'infini est au bord d'un lit"), des jeux de mots faciles (cf. "Désespoir poétique") ou malvenants (cf. "L'Alphabet de Don Juan"), d'artificiels procédés rythmiques (cf. "Cinq heures"). Notons aussi d'impardonnables fautes d'orthographe ou de grammaire (v.g. pp. 60, 80, 94, 98, 111, 139, 141, 159, etc.). L'ensemble du recueil révèle cependant des dons poétiques susceptibles de fleurir, un jour: une sensibilité délicate, le sens du rythme et de la musicalité du vers, une abondante inspiration que nourrira de plus en plus, nous le souhaitons, l'expérience personnelle de l'amour profond.

René DIONNE.

« Personne ne peut se dispenser d'un dictionnaire aussi utile... »  
(Le Devoir, 31 août 1968)

## DICTIONNAIRE CORRECTIF DU FRANÇAIS AU CANADA

par GASTON DULONG

Ce petit livre, de format pratique, a pour objet de contribuer à l'amélioration du français parlé et écrit au Canada. C'est un dictionnaire des fautes les plus courantes et de leurs corrections. Son point de départ a été le *Glossaire du parler français au Canada*, auquel ont été ajoutées de nombreuses expressions fautes relevées dans les différentes parties du Québec, dans les journaux, à la radio ou à la télévision.

Cet ouvrage de consultation rapide sera indispensable à tous ceux qui cherchent à améliorer leur français, au grand public de plus en plus sensible à un meilleur langage, aux enseignants et aux élèves, aux parents qui désirent apprendre à leurs enfants une langue correcte.

4½ x 7, viii-256 pages, 1968, broché, \$2.50

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

C.P. 2447, Québec 2, Qué.

## NOTES

### BIBLIOGRAPHIQUES

Gaston SALET, S.J.: **Plus près de Dieu**. Tome V. — Paris (10, rue Cassette), P. Lethielleux, 136 pages.

Brèves réflexions pour les dimanches et les fêtes. Le ton est simple, la pensée profonde et les applications sont réalistes.

Guy FRÉGAULT: **Pierre Le Moine d'Iberville**. — Montréal, Fides, 1968, 300 pages.

Réimpression du grand ouvrage historique sur d'Iberville.

Paul-Emile ROY: **Libres dans la foi**. Coll. "Présence". — Montréal, Fides, 1968, 85 pages.

Petit livre que son auteur présente comme "énigmatiquement discutable". Ayant pour sous-titre "Religieux et religieuses dans un monde en transformation", il s'adresse surtout au monde des communautés religieuses qu'il veut rénover, heurter, secouer. Exemple: "Quant au vœu de pauvreté, il me semble que dans sa forme actuelle, il est carrément anachronique, n'a plus de signification perçue, et engendre des ambiguïtés intolérables, quand ce n'est pas un contresens inacceptable, qui n'a rien à voir avec la folie de la croix" (pages 39-40).

Jean-Claude DUSSAULT: **La civilisation du plaisir**. Coll. "Cahiers de Cité Libre". — Montréal (3411, rue Saint-Denis), Éditions du Jour, 1968, 134 pages.

L'A. se propose de répondre à la question: "Pourquoi les hommes ne sont-ils pas heureux dans le monde d'aujourd'hui?" Ses considérations sur "les possibilités de construire un monde qui soit fait pour l'homme et pour son plaisir" demeurent fort techniques; inspirées surtout de Marx et de Freud, elles laisseront sceptiques les vrais chrétiens.

EN COLLABORATION: **L'Haïtien**. — Montréal (1180, Bleury), Éditions de Sainte-Marie, 1968, 174 pages.

Trois auteurs d'origine haïtienne publient, le premier, un essai intitulé "Portrait de l'Haïtien", le second, une pièce folklorique ayant pour titre "Bouqui au paradis", le troisième, une suite poétique nommée "Sang de bêtes, Ventre d'hommes". Aidera à comprendre la psychologie des habitants d'Haïti.

EN COLLABORATION: **Pourquoi la philosophie?** — Montréal (1180, rue Bleury), Éditions de Sainte-Marie, 1968, 120 pages.

Dix textes, dont deux de Paul Ricoeur, se rapportant aux philosophes et à la philosophie. Deux textes font des applications à la situation canadienne: celui de Jean-Guy Meunier: "Nationalisme, langage, langue et philosophie"; et celui de Roger Lambert: "Hegel, Eric Weil et la situation politique au Canada".

Lucien BARNIER: **Les Océanistes**. Coll. "Les Pionniers de l'an 2,000". — Paris, Éditions Casterman, 1968, 206 pages.

Album, orné de magnifiques photographies, sur l'exploration des océans. Ouvrage passionnant et fort instructif.

LE CONSEIL DE LA VIE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE: **La crise de la natalité au Québec.** — Québec, Editions Ferland, 1968, 40 pages.

Document d'actualité sur une crise qui devient de plus en plus grave au Québec. "Si le déclin de la natalité devait se continuer au rythme actuel, l'accroissement naturel aurait atteint un point mort vers 1975 et la population fléchirait ensuite rapidement. Il faudrait même envisager une diminution catastrophique du groupe francophone au Québec vers l'an deux mille, l'assimilation se combinant avec le déclin démographique". A lire et à méditer, spécialement par les responsables de la politique familiale au Québec.

Bernard SAINT-AUBIN: **La guerre froide (1917-1962).** — Montréal, Editions Leméac, 1968, 174 pages.

Survol historique des principaux événements survenus depuis 1917 et concernant les rapports entre l'U.R.S.S. et l'Europe occidentale et les Etats-Unis d'Amérique. Aperçu objectif, style clair, mais le tout présenté sous une forme trop résumée.

Le Prince illustré, **The Illustrated Prince: Machiavel, Machiavelli.** — Montréal (2015, rue de la Montagne), Ferron éditeur, 1968, 32 pages.

Album bilingue, orné de photographies de nos politiciens, de Pierre Elliott Trudeau tout particulièrement. Une citation appropriée de Machiavel (?) accompagne chacune de ces photos et vise à montrer comment le prince doit s'y prendre pour parvenir à ses fins en politique.

Louis BEAUPRÉ: **La guerre à la pauvreté.** Coll. "Cahiers de Cité Libre". — Montréal (3411, rue Saint-Denis), Editions du Jour, 1968, 120 pages.

Depuis quelque temps, beaucoup de gens parlent de la pauvreté, mais pas toujours en connaissance de cause. Voici un petit livre extrêmement intéressant par lequel un qui s'y connaît. On ne devrait plus, au Québec du moins, aborder cette question sans avoir au préalable lu l'étude de M. Beaupré.

Jean-Paul LEFEBVRE: **Réflexions d'un citoyen.** Coll. "Cahiers de Cité Libre". — Montréal (3411, rue Saint-Denis), Editions du Jour, 1968, 122 pages.

Ces réflexions sur l'avenir du Québec et sur quelques aspects de l'expérience suédoise méritent une lecture attentive. Elles sont d'un homme intelligent, d'un député qui cherche à voir clair et que l'expérience suédoise paraît avoir fasciné. En annexe, on trouvera une étude du député Robert Bourassa sur les "Aspects économiques d'un Québec indépendant".

Yves THÉRIAULT: **N'Tsuk.** — Montréal (1130 est, de la Gauchetière), Editions de l'Homme, 1968, 108 pages.

Récit lyrique de la vie d'une vieille Montagnaise par elle-même. Apostrophes aux Blancs qui lui ont enlevé son pays et aux Blancs qui ne connaissent rien de la vie des bois: "Quelles sont donc les valeurs que tu m'offrirais pour que je m'en aille vers tes villes? ... Tu appartiens, ô Blanche, à un monde que nous ne comprenons pas et qui ne nous comprend pas... Rien de ce que je sais ne t'importe, et tout ce que tu dois apprendre, je n'en saurais que faire..."

## OUVRAGES REÇUS

BARDY, Gustave: **La Vie spirituelle d'après les Pères des trois premiers siècles.** 2 vol. Edition revue et mise à jour par A. Hamman. — Tournai, Desclée, 1968, 248 et 244 pp.

BOUDREAU, abbé Marcel: **Rythme et mélodie de la phrase parlée en France et au Québec.** Bibliothèque Française et Romane, Série E: Langue et Littérature française au Canada, 4. — Québec, Les Presses de l'Université Laval; Paris, Librairie C. Klincksieck, 1968, 273 pp.

COGNET, Louis: **Introduction aux mystiques rhénoflamands.** — Tournai, Desclée, 1968, 349 pp.

COLOMB, Joseph, P.S.S.: **Le service de l'Evangile.** Manuel catéchétique, I. — Paris, Tournai, Rome, New York, Desclée, 1968, 611 pp.

CONGRÈS DES RELIGIEUSES DE MONTRÉAL, 1er, 2 et 3 mars 1968: **La Religieuse dans la cité.** Coll. "Foi et Liberté". — Montréal et Paris, Fides, 1968, 319 pp.

DELAIGNETTE, Robert: **Du bon usage de la décolonisation.** — Paris et Tournai, Casterman, 1968, 120 pp.

DE WISSANT, André: **Théâtre d'Ombres, I.** — Paris, Nouvelles Editions Debrasse, 1968, 223 pp.

ECRITS DU CANADA FRANÇAIS, 24: **Théâtre, Nouvelles, Essais, Poésie.** — Montréal, 1029, côte du Beaver Hall, 1968, 267 pp.

EN COLLABORATION: **L'Athéisme dans la vie et la culture contemporaine, Tome I, vol. 2.** Sous la direction de J. Girardi et J. F. Six. — Tournai, Desclée, 1968, 488 pp.

EN COLLABORATION: **Le Christ devant nous.** Coll. "Remise en cause". — Tournai, Desclée, 1968, 197 pp.

GIRARDI, Jules: **Marxisme et Christianisme.** Postface de Roger Garaudy. Traduit de l'italien. — Tournai, Desclée, 1968, 316 pp.

HÄRING, Bernard: **Chrétiens dans un monde nouveau.** — Tournai, Desclée, 1968, 344 pp.

HAMMAN, A.: **Vie liturgique et vie sociale.** Repas des pauvres, Diaconie et diaconat, Agape et repas de charité, Offrande dans l'antiquité chrétienne. Bibliothèque de théologie. — Paris, Tournai, Rome, New York, Desclée, 1968, 342 pp.

LECLERCQ, Jacques: **La femme aujourd'hui et demain.** — Paris et Tournai, Casterman, 1968, 136 pp.

LEWIS, Geoffrey: **La Turquie.** Le déclin de l'Empire, les Réformes d'Atatürk, la République moderne. Marabout Université, 156. — Québec, Kasan Ltée, 1968, 272 pp.

MCLUHAN, Marshall: **Pour comprendre les médias.** Les prolongements technologiques de l'homme. Traduit de l'anglais par Jean Paré. Coll. "Constantes", 13. — Montréal, Editions HMH, 1968, 390 pp.

SHERIDAN, Thomas L., S.J.: **Newman et la justification.** Traduit de l'anglais par G. Lecourt. Coll. "Unité et Vérité". — Tournai, Desclée, 1968, 432 pp.

STERN, Karl: **Refus de la Femme.** Essai. Coll. "Constantes", 15. — Montréal, Editions HMH, 1968, 251 pp.

SUENENS, cardinal: **La coresponsabilité dans l'Eglise d'aujourd'hui.** — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 224 pp.

TOINET, Paul: **A la recherche de la Foi perdue.** Préface de Joseph Thomas, S.J. — Paris, Beauchesne, 1968, 191 pp.

TONDRIAU, J. et VILLENEUVE, R.: **Dictionnaire du Diable et de la démonologie.** Marabout Université, 154. — Québec, Kasan Ltée, 1968, 338 pp.

VAN DER MEER DE WALCHEREN, P.: **La Terre et le Royaume.** Journal 1936-1962. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 367 pp.

WEBER, L. M.: **Sexualité, Virginité, Mariage et leur approche théologique.** Traduit de l'allemand par Henri Rochais. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 118 pp.

AUDET, M.; CHARPENTIER, P.; DANIELOU, H.; DHERBOMEZ, P.; DUBARLE, D.; HANGOUËT, J.; MATIGNON, R.; WIDLOCHER, D.: **Un nouveau style d'obéissance.** Paris, Editions du Cerf, 1968, 112 pp.

CAZELLES, Henri, P.S.S.: **Naissance de l'Eglise.** Secte juive rejetée? Coll. "Lire la Bible", 16. — Paris, Editions du Cerf, 1968, 129 pp.

COTTE, Colette: **La femme au seuil de l'an 2000.** Coll. "Horizon 2000". — Paris et Tournai, Casterman, 1968, 208 pp. 16 pages de hors-texte en couleurs, très nombreux documents photographiques.

DANIELOU, Jean, S.J.: **La Trinité et le mystère de l'Existence.** Coll. "Méditations théologiques", 3. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 115 pp.

DUPLOYÉ, Pie: **Huysmans.** Coll. "Les écrivains devant Dieu". — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 143 pp.

EN COLLABORATION: **Dossier de l'Europe de l'Est. I: Albanie, R.D.A., Pologne, Tchécoslovaquie; II: Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Yougoslavie.** Col. "Marabout Université", 158, 159. — Québec, Kasan Ltée, 288 pp. chaque vol.

EN COLLABORATION: **La Théologie du renouveau.** Texte intégral des travaux présentés au Congrès international de Toronto, publié sous la direction de Laurence K. Shook, C.S.B., et Guy-M. Bertrand, C.S.C., 2 vol. — Montréal, Editions Fides; Paris, Editions du Cerf, 1968, 376 pp. chaque vol.

GAGNON, A.: **Entre deux feux.** — Québec, 1967, 110 pp.

KALISKY, René: **Le monde arabe. I: L'essor et déclin d'un empire. II: Le réveil et la quête de l'unité.** Coll. "Marabout Université", 160, 161. — Québec, Kasan Ltée, 1968, 320 et 384 pp.

LAVERGIERE, cardinal: **La mission universelle de l'Eglise.** Textes présentés par X. de Montclos. — Paris, Editions du Cerf, 1968, 206 pp.

LE BOURGEOIS, Mgr Armand: **Aggiornamento de la vie consacrée.** Quelques aperçus. — Lyon, Editions du Chalet, 1968, 192 pp.

LE MOINE, Roger: **Joseph Marmette, sa vie, son œuvre.** Suivi de *A travers la vie*, roman de mœurs canadiennes de Joseph Marmette. Coll. "Vie des Lettres canadiennes", 5. — Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, 251 pp.

MONIER, Père, S.J.: **Conversations et paraboles.** — Mulhouse, Editions Salvator; Paris et Tournai, Casterman, 1968, 156 pp.

PRÉVOST, Pauline: **Psychologie féminine et vie religieuse.** 2e éd. — Sherbrooke, Editions Paulines, 1967, 174 pp.

ROLIN, Céline: **La femme devant le divorce.** — Paris et Tournai, Casterman, 1968, 264 pp.

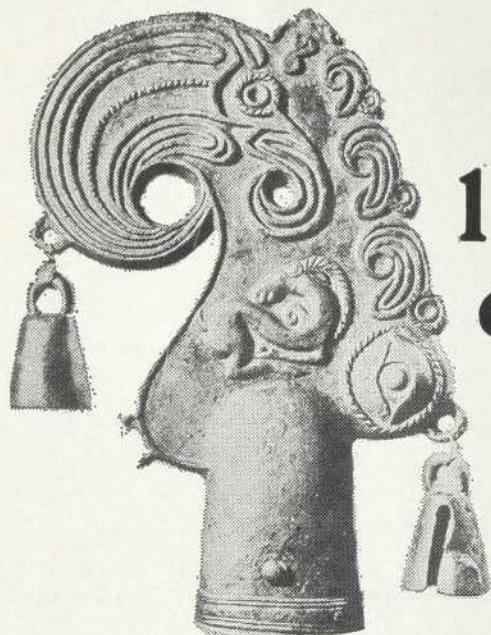
THORENS, Léon: **Panorama des littératures, 6. France: (1e partie) Des origines à 1715.** Coll. "Marabout Université", 157. — Québec, Kasan Ltée, 1968, 277 pp.

TRILLING, Wolfgang: **Jésus devant l'histoire.** Traduit de l'allemand par Joseph Schmitt. — Paris, Editions du Cerf, 1968, 254 pp.

VATICAN II: **La Révélation divine.** Constitution dogmatique "Dei verbum". Texte latin et traduction française par J.-P. Torrell. Commentaires par B.-D. Dupuy, J. Feiner, H. de Lubac, Ch. Moeller, P. Grelot, L. Alonso-Schoekel, X. Léon-Dufour, A. Grillmeier, R. Schutz, M. Thurian, J.-L. Lueba, A. Scrima, A. Kniazeff, sous la direction de B.-D. Dupuy. Coll. "Unam Sanctam", 70a, 70b. 2 vol. — Paris, Editions du Cerf, 1968, 693 pp.

WULF, Joseph: **Raoul Wallenberg: il fut leur espérance.** Coll. "Vies et Témoignages". Traduit de l'allemand par Francine Miroux. — Paris et Tournai, Casterman, 1968, 147 pp.

**marabout** *actualité*



# l'art russe des Scythes à nos jours

par Louis Réau en trois volumes

Déjà parus :  
Tome 1 : l'art gréco-scythe / le Moyen Age à Kiev et Novgorod.  
Tome 2 : la Renaissance à Moscou / le Baroque à St.-Pétersbourg.

En rééditant **L'art russe** de Louis Réau, nous avons conscience de mettre à la portée du public un ouvrage d'une rare qualité, introuvable depuis de longues années, et de rendre un juste hommage à l'un de nos plus brillants historiens de l'art. Cette réédition, par surcroît, vient combler une surprenante lacune de nos bibliothèques, car force nous est de constater que, depuis la publication de la présente histoire de l'art russe, en 1922, aucune étude d'ensemble de quelque importance n'a plus été consacrée à cet art méconnu entre tous dans nos pays.

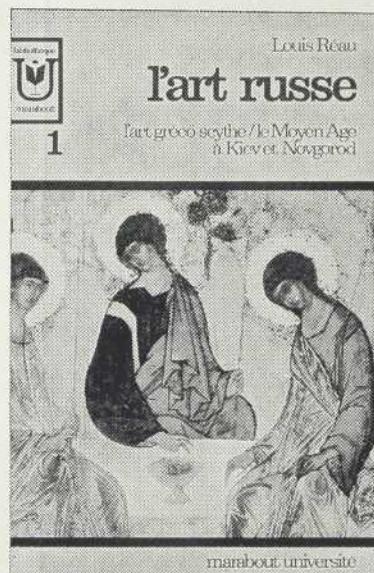
L'exposition présentée à Paris au début de l'année 1968, « L'art russe des Scythes à nos jours », fut, pour des dizaines de milliers de visiteurs, une véritable révélation. « Si, en France, on connaît les belles-lettres, la musique, le théâtre et le cinéma de notre pays, pouvait-on lire dans le catalogue de cette exposition, nos arts plastiques y demeurent encore très peu connus. Cela s'explique, car dans les musées d'Europe occidentale... les œuvres des écoles russes ne sont presque pas représentées. Même un musée aussi riche que le Musée du Louvre ne possède que quelques exemplaires récemment acquis d'icônes anciennes. »

Cette méconnaissance — faut-il dire cette indifférence ? — semble partagée par les historiens de l'art occidentaux, car peu nombreux sont ceux qui s'intéressent au prodigieux passé de la Russie, et encore les travaux actuels sont-ils le plus souvent limités à des aspects particuliers de l'activité artistique. Ajoutons à cela que les sources soviétiques les plus importantes sont difficiles d'accès ou font défaut, et que nos bibliothèques nationales ou universitaires sont tragiquement dépourvues de documentation en provenance de l'U.R.S.S.

Ce constat de carence, pour désolant qu'il soit, souligne toute l'importance que revêt la présente réédition. Qu'un ouvrage, même de grande valeur, publié en 1922, même revu par l'auteur avant sa mort en 1961, comporte des lacunes par rapport à la somme de connaissances amassées aujourd'hui ; que l'auteur y soutienne des thèses depuis lors remises en question ne surprendra pas. Mais il ne s'est trouvé personne pour entreprendre la nécessaire mise à jour avec une compétence équivalente à celle de Louis Réau ; aucun spécialiste, parmi tous ceux que nous avons consultés, ne s'est senti préparé ou autorisé à se charger du travail. Nous avons donc respecté le texte original en ajoutant en note quelques précisions indispensables ; en indiquant, dans la mesure où nous possédions le renseignement, la situation ou l'état actuel des œuvres d'art ; en remaniant l'importante bibliographie originale. Nous avons également modifié l'illustration des volumes, y introduisant notamment la couleur, mais encore une fois notre ambition s'est vue limitée par la pauvreté des sources iconographiques.

Enfin, et malgré d'innombrables difficultés dues à l'absence d'information objective, nous avons cru devoir compléter l'œuvre de Louis Réau par un chapitre sur l'évolution de l'art en Union Soviétique, et surtout de l'art non officiel, depuis la Révolution. Raoul-Jean Moulin était incontestablement l'un des plus qualifiés pour broser ce rapide panorama et nous le remercions de sa précieuse collaboration.

Après cette indispensable mise au point, qu'il nous soit permis de formuler le souhait que la lecture de Louis Réau suscite un intérêt accru pour l'art russe, parmi la jeunesse notamment, et incite quelques jeunes historiens de l'art à mettre en chantier l'histoire de l'art russe que le public de langue française est en droit d'attendre.



Marabout Université n° 162/163  
Chaque volume \*\*\*\* illustré de 32  
pages d'illustrations en noir et en  
couleurs : prix suggéré \$ 2,10